

LETTRES A MAUPASSANT



BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
București

Cota 1150989

Inventar 807513

846
FLA
GUSTAVE FLAUBERT

Lettres

à

Maupassant, Guy de
MAUPASSANT

commentées

par Georges NORMANDY

D



0040114882



B15.034

COLLECTION SELECTION

LES ÉDITIONS DU LIVRE MODERNE

9, rue Antoine-Chantin, Paris

846

FLAU.
L.M.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : HUIT
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE SUR ALFA
NAVARRÉ MARQUÉS DE A A H ET DOUZE
EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS DE
I A I2, FORMANT L'ÉDITION ORIGINALE.

Biblioteca Universitară
150989
Inventar 807513

~~150/93~~ 150989/12

B.C.U. "Carol I" Bucuresti

C807513

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by les Editions du Livre Moderne 1942

Inv. [Signature]

INTRODUCTION

UNE première version du présent essai, inédit en librairie jusqu'à ce jour, a paru dans *Le Manuscrit Autographe*¹ magnifique et rarissime revue publiée à Paris par les éditeurs Blaisot Père et Fils — et dirigée par le poète Jean Royère.

On a souvent constaté que si l'on acceptait sans réserve ce que les écrivains disent les uns des autres, leur société apparaîtrait un peu comme une réunion de monstres effroyables s'entre-

1. 3^e année nos 13, 14, 16.

LETTRES A MAUPASSANT

dévorant au lieu de créer de la beauté. En dernière analyse, il faut tenir compte de leur sensibilité excessive, de leur nervosité, de leur goût pour l'hyperbole et la rhétorique — de leur absolutisme en matière d'opinion, de perfection, d'idéal.

Est-ce à dire qu'ils ignorent l'envie, la jalousie, la vanité? Non, certes, dans la majorité des cas.

S'il est deux écrivains chez qui ces bas sentiments mutuels furent inexistantes ce sont bien Gustave Flaubert, le maître, et Guy de Maupassant, le « disciple ».

Barbey d'Aurevilly — géant normand ressemblant trop à Gustave Flaubert pour n'avoir pas été son ennemi littéraire — a proclamé que « Si un homme est supérieur dans ses lettres, c'est qu'il l'est partout. » Les lettres qu'on va lire, dans leur abandon et

leur sincérité, le démontrent une fois de plus. A aucun moment, elles ne « sentent l'huile ». Leur adorable négligence, leur fougue attesteraient seules, s'il en était besoin, la noblesse et la valeur spirituelle de leur signataire.

Ce n'est pas à son propos qu'on pourrait formuler le jugement qu'il a rendu contre Balzac. « J'ai lu la correspondance de Balzac, écrit-il à George Sand, et elle m'a peu enthousiasmé. L'homme y gagne mais non l'artiste. ... Il s'occupait trop de ses affaires. Jamais on n'y voit une idée générale, une préoccupation en dehors de ses intérêts. Lui, toujours lui! Ses dettes, ses meubles, son imprimerie... »

Ce n'est point à l'auteur de Madame Bovary, qui sacrifia ses biens et la paix nécessaire à son travail pour sauver sa nièce et son mari, qu'on peut faire un

LETTRES A MAUPASSANT

reproche de cet ordre... Pourtant, le bon André Theuriet, bourgeois excellent mais rancuneux, n'a pas hésité à le lui faire! Ce bourgeois littéraire, charmant et médiocre, s'étant reconnu dans la définition de l'ermite de Croisset : « J'appelle bourgeois ce qui pense bassement », s'est rangé d'instinct aux côtés des marchands rouennais dont le porte-parole fut ce vieux jardinier du musée Le Secq des Tournelles qui, ayant connu la famille Flaubert, grognait, ainsi que le rapporte Robert Delamare :

— Avoir fait une estatue à çu prop'e à rien, c'est pas croyab'e. Son pé, lui, en v'là un qu'aurait du en avé eune. Mais à li! J'ai jamais connu un faignant pareil.

Reprenant la formule de Delacroix : « L'ouvrage vaut mieux que l'homme », Hélène Frejlich, docteur ès lettres, dans son énorme livre : Flaubert d'après sa

correspondance¹, l'adapte ainsi à l'auteur d'Un Cœur simple : « L'homme vaut autant que l'œuvre ». Et elle insiste : « Ici l'homme se substitue à l'artiste, l'artiste se substitue à l'homme. On sent l'œuvre accrue par la connaissance de l'homme. »

La vie et l'œuvre de Flaubert enseignent aux hommes que le seul bonheur, assez relatif, qu'ils peuvent obtenir se trouve plus dans la poursuite obstinée d'un idéal que dans la recherche d'avantages matériels. Aujourd'hui plus que jamais les jeunes générations ont besoin d'un tel enseignement.

Il y a urgence.

G. N.

1. S.F.E.L.T. Malfère éd., Paris.

LETTRES A MAUPASSANT

UN jour, au temps où Maupassant collaborait à la *République des Lettres* et à quelques autres publications, sa mère posa cette question à l'auteur de *Salammbô* :

— Guy peut-il quitter le Ministère et se consacrer exclusivement à la Littérature?

— Pas encore, répondit Flaubert. N'en faisons pas un raté.

... En mai 1880, *Des Vers* a eu trois éditions. *Les Soirées de Médan* en ont eu huit. *Boule-de-Suif* obtient un succès prodigieux.

LETTRES A MAUPASSANT

Son auteur a trente ans. Alors, comme s'il n'avait attendu que la certitude d'avoir fait de son disciple un maître pour s'évader des difficultés matérielles qui le torturaient depuis plusieurs années, — alors Flaubert meurt à Croisset. (Le 8 mai 1880, à onze heures du matin.)

.....

Dans toute notre littérature, on ne découvrirait peut-être pas un seul équivalent de l'affection réciproque unissant l'auteur de *Madame Bovary* et celui de *Notre Cœur*. Les trente-cinq lettres qui vont nous occuper (plus un billet à Laure de Maupassant) le démontreraient s'il en était encore besoin.

Ces lettres offrent un intérêt capital parce qu'elles furent écrites de 1874 à 1880, ce qui fait présager tout de suite quelle contribution elles apportent à l'histoire des débuts de Maupassant et de la fin de Flaubert.

Elles sont écrites «à la volée», presque illisibles parfois, non signées et datées incomplètement — quand elles le sont — conformément aux habitudes de l'ermite de Croisset. Il s'ensuit que, pour retrouver les circonstances dans lesquelles elles furent écrites, on doit se livrer à une véritable enquête, assez méticuleuse parfois. On se guide en confrontant divers ouvrages dont les principaux sont : les éditions de la *Correspondance* de Flaubert faites par Fasquelle et par Conard, le *Journal des Goncourt*, la *Correspondance* d'Emile Zola, etc.

Tout le monde sait que les lettres de Gustave Flaubert offrent des particularités curieuses : l'emploi de certains mots dans leur forme ancienne (*estrange, françoys, jouven-
cel, vuider, guarry, icelle*, etc.), la déformation comique de quelques adjectifs (*bhbrrû-
lant, hindigne, bénaurme*, etc.), diverses incertitudes ou fantaisies orthographiques et autres, telles que le fameux «*}}*» signifiant

LETTRES A MAUPASSANT

artiste ou *artistique*¹. Les lettres à Maupassant contiennent beaucoup de singularités analogues. Parmi les fautes d'orthographe : *plutôt* pour *plus tôt*, *dite-lui*, etc. Parmi les graphies spéciales : *doresenavant*, forme désuète de *dorénavant*. Des abréviations : *pr* au lieu de *pour* et *prquoi* et *prtant* au lieu de *pourquoi* et *pourtant*, & au lieu de *et*, etc. Remarquons que Flaubert omet presque toujours les traits-d'union, les accents et même souvent, ce qui est fatal dans les lettres rapides et non relues, des mots entiers.

*
**

La camaraderie entre Flaubert, sa sœur Caroline, son ami Alfred Le Poittevin et

1. Flaubert avait adopté ce signe pour se moquer du peintre rouennais Melotte qui faisait trop volontiers, avec le pouce, le geste en zigzag, très en honneur chez les rapins d'alors... et d'aujourd'hui.

LETTRES A MAUPASSANT

Laure, sœur de ce dernier (et mère de Guy de Maupassant), fut quelque chose de charmant, de très pur que rien n'altéra jamais et dont l'auteur d'*Un cœur simple* se ressouvint toujours avec ravissement. A quarante-cinq ans, il écrivait à Laure : « Quel-
« les vacances de Pâques je passais autrefois
« à Fécamp! Quels souvenirs exquis! Quel-
« les conversations avec mon Alfred et
« vous! Je n'ai retrouvé cela nulle part. Il
« me semble encore entrer dans votre cour
« de la Grande-Rue¹ et apercevoir M. Le
« Poittevin sur la terrasse près de la vo-
« lière »². Trois ans plutôt, dans une let-
tre non datée, il reparle longuement de cette camaraderie : « Nous sommes non seule-
ment des amis d'enfance mais presque des

1. 140, Grande-Rue à Rouen, domicile des Le Poittevin. Ils habitèrent ensuite 2, rue Le Nôtre, à Rouen, où Paul Le Poittevin mourut le 3 janvier 1850.

2. Paris, 9 mars 1866.



573

camarades d'études. Te rappelles-tu que nous lisions *Les Feuilles d'Automne*, à Fécamp, dans la petite chambre du second étage? »¹.

Pendant toute leur existence, Flaubert et Laure de Maupassant ne manquèrent jamais de se faire part de leurs chagrins et de leurs joies. Aussi quand Mme Flaubert mourut, son fils en informa-t-il sa chère « vieille amie », par le simple et poignant billet que nous reproduisons.

Ma chère Laure,

Ma mère est morte, hier matin !

Nous l'enterrons demain.

Je suis brisé de fatigue et de douleur.

Je t'embrasse tendrement.

G.

Cette lettre, du dimanche 7 avril 1872,

1. G. Flaubert. *Correspondance*. 3^e série (Fasquelle), pp. 274-275.

LETTRES A MAUPASSANT

est déchirée à mi-page. On aperçoit un fragment de la signature ou du mot *Dimanche*.

*
**

Passons aux lettres à Guy de Maupassant.

I

LA première est datée du 23 septembre [1874]. Guy avait alors vingt-quatre ans et Flaubert s'occupait sérieusement de son avenir littéraire. Il reportait sur le neveu et sur le fils une partie de l'affection profonde éprouvée par lui pour feu Alfred Le Poittevin et pour Laure. Ce sentiment se manifeste dans deux lettres du 30 octobre 1872 et du 23 février 1873.

« Ton fils, écrit-il dans la première, a raison de m'aimer car j'éprouve pour lui une véritable amitié. Il est spirituel, lettré, charmant et puis c'est ton fils, c'est le neveu de mon pauvre Alfred ! » Et, dans la se-

Ma mère Laure

Ma mère est morte, hier matin!

vous l'entendez demain

Jedui brisi' le fortijm a la

maître : c. L'...bois... t'ent...
la

LETTRE DE FLAUBERT ANNONÇANT LA MORT DE SA MÈRE
A LAURE DE MAUPASSANT

La dernière ligne est difficilement lisible, l'original de cette lettre ayant
été déchiré.

LETTRES A MAUPASSANT

conde : « ... Depuis un mois je voulais t'écrire pour te faire une déclaration de tendresse à l'égard de ton fils. Tu ne saurais croire comme je le trouve charmant, intelligent, bon enfant, sensé et spirituel, bref (pour employer un mot à la mode) sympathique! Malgré la différence de nos âges, je le regarde comme « un ami ». Et puis, il me rappelle tant mon pauvre Alfred! J'en suis même parfois effrayé, surtout lorsqu'il baisse la tête en récitant des vers. »

Cette affection presque spontanée ne cessa de grandir avec le temps. Le jeune « ami » du bon géant de Croisset se vit avec joie appeler ensuite son « élève », « son fils adoptif », son « disciple ». L'auteur de *l'Education sentimentale* entreprit de faire du fils de Laure « un Monsieur » de la Littérature.

Nous allons constater que, pendant bien des années, sa pensée ne quitta guère son prodigieux disciple.

LETTRES A MAUPASSANT

Nous sommes, avons-nous dit, en septembre 1874. Il y a deux ans que Flaubert a conçu le plan général de *Bouvard et Pécuchet*. Il se documente sur toutes les connaissances humaines, — c'est-à-dire sur tous les ridicules et sur toutes les erreurs de notre espèce. Il a mis à profit son séjour à Paris, au début du mois, pour s'instruire sur *les testaments* chez le notaire Duplan, frère de son ami Jules Duplan. Il a demandé à Guy, qui « travaille » au Ministère de la Marine, de le renseigner sur les copistes de cette Administration. Le « disciple » ne s'est pas suffisamment hâté au gré du maître, qui est rentré le 17 décembre à Croisset où il s'impatiente depuis une semaine. Guy ne bouge pas. Flaubert le rappelle à l'ordre.

Eh bien, mon jeune homme, et ces renseignements: 1° sur les copistes et 2° sur la mécanicienne. Qu'en faisons-nous ?

LETTRES A MAUPASSANT

Je les attends et vous embrasse.

GUSTAVE FLAUBERT.

Croisset, mercredi 23 décembre.

D'après le plan de Flaubert, c'est à la fin de la première partie de *Bouvard et Pécuchet* que les deux fantoches devaient revenir à leur profession de copistes. La mort ne lui a donc pas permis d'utiliser les renseignements réclamés à Maupassant. Quant à la « mécanicienne » le solitaire de Croisset dut changer d'avis : il n'est plus question d'elle dans ce roman posthume.

II

PENDANT l'hiver de 1874-1875, Flaubert se déplaça souvent. Il séjourna à Paris et à Croisset, tour à tour, puis, en février 1875, il voulut se fixer dans son appartement de la rue Murillo. La rue Murillo relie la rue Ruysdaël à la rue de Courcelles, dans le quartier Monceau. Il recevait avec joie, tous les dimanches après-midi, ses confrères et amis : Taine, Alphonse Daudet, Emile Zola, Tourguénef, surnommé par lui « le Moscove », etc. Maupassant était de toutes les réunions et, de plus, déjeunait avec son ami et maître à qui il soumettait régulièrement ses essais. Ces après-

LETTRES A MAUPASSANT

midi passaient vite; on lisait, on discutait, on se passionnait pour des questions d'art, on s'amusait aussi, parfois, de quelques humanités. C'est à l'une de ces réunions que se rapporte le billet suivant :

Lubrique auteur, obscène jeune homme, ne venez pas déjeuner dimanche chez moi (je vous en dirai la raison) mais venez, si vous ne canotez pas, vers 2 heures.

C'est mon dernier dimanche et Tourguénef nous a promis de nous traduire enfin le Satyre du père Goethe.

A vous,

GUSTAVE FLAUBERT.

Vendredi soir.

C'est grâce au *Journal des Goncourt* que nous pouvons dater cette lettre. Edmond de Goncourt rapporte, en effet, que Tourguénef analysa le *Satyre* et traduisit le *Promé-*

LETTRES A MAUPASSANT

thée de Goethe, chez Flaubert, le dimanche 21 mars 1875.

On se demande fatalement pourquoi les épithètes « lubrique auteur » et « obscène jeune homme » sont décochées à Guy de Maupassant. Elles sont justifiées par un incident très particulier sur lequel le « disciple » nous édifie lui-même. Le 8 mars 1875, il écrit à sa mère : « Nous allons, quelques amis et moi, jouer, dans l'atelier de Leloir, une pièce absolument lubrique où assisteront Flaubert et Tourguénef. Inutile de dire que cette œuvre est de nous. » Par conséquent, c'est à cette pièce que Flaubert songeait en écrivant à Maupassant.

La première représentation eut lieu le 19 avril 1875. Pendant la seconde quinzaine de mars, Guy devait se consacrer à peu près entièrement aux préparatifs et aux répétitions.

C'est, d'abord, par un article d'Henry Céard (*l'Événement*, 22 août 1896) qu'on

LETTRES A MAUPASSANT

eut quelques renseignements sur cette œuvre écrite en collaboration avec Robert Pinchon, auteur dramatique de qui plusieurs œuvres obtinrent du succès — en particulier une *Jeanne d'Arc* : quatre actes — et qui devint plus tard bibliothécaire de la Ville de Rouen. Son fils Robert A. Pinchon devint un bon peintre.

La pièce de Guy de Maupassant et Robert Pinchon, à ma connaissance, est encore inédite, même en tirage limité et hors commerce. Le manuscrit original, orné de savoureux dessins par Maurice Leloir, demeura pendant de longues années en la possession de Louis Le Poittevin, cousin de Guy et fils d'Alfred Le Poittevin, le meilleur ami de Flaubert, — Louis Le Poittevin, peintre H.-C., élève de Bouguereau et Tony-Robert Fleury, dont les Musées du Havre, de Cette, de Reims, de Fécamp, de Saint-Brieuc, de Gand et de Rouen conservent des toiles. Depuis lors, ce précieux

LETTRES A MAUPASSANT

manuscrit aurait été anéanti; il n'en existerait plus qu'une, peut-être deux copies.

Lorsque Guy annonçait à sa mère que cette pièce était « absolument lubrique » il disait exactement la vérité. Il est difficile, même pour les spécialistes dont les élucubrations s'impriment « en Belgique » ou « au Canada », d'aller plus loin dans la licence. Le titre adopté par Maupassant et Pinchon est à lui seul tout un programme :

A LA FEUILLE DE ROSE MAISON TURQUE

Au bref, il s'agit d'un couple provincial fourvoyé dans une « Maison Philibert » par un ami qui convoite la jeune épouse. Sous les yeux des spectateurs, les scènes normales dans ces établissements se déroulent au naturel. Or, le rural et sa femme croient se trouver dans un hôtel fort respectable mais dont le propriétaire aurait reçu la garde du

LETTRES A MAUPASSANT

harem de l'ambassadeur de Turquie en France, — chose d'ailleurs proclamée par l'enseigne : *Maison Turque*. Sur cette donnée, on peut imaginer quels épisodes, quels quiproquos, quelles désopilantes folies construiront les jeunes auteurs.

Avec une variété incroyable, Maupassant et Pinchon font intervenir les personnages les plus inattendus, de l'Anglais méthodique au Marseillais vantard en passant par le capitaine trépidant, quoique en retraite, le bossu farceur, le sapeur avare et même le vidangeur cité par Edouard de Goncourt dans son *Journal*¹.

1. *Journal des Goncourt* (Fasquelle), T. VIII, p. 186.

III

AU printemps de 1875, Flaubert est dans une angoisse qui ne le quittera plus. Les affaires de son neveu vont mal et il n'a pas hésité à associer sa destinée à la sienne par affection pour sa nièce Caroline, sa « chère fille », son « Caro », « son Carolo », son « pauvre Loulou ». Les choses sont à ce point qu'il redoute non seulement la pauvreté mais encore l'obligation de vendre sa chère « maison blanche » de Croisset. Il y a dans les lettres du grand homme des cris déchirants, des plaintes qui font monter les larmes à nos yeux. Ecoutez :... « L'idée de n'avoir plus un toit à moi, un *home*, m'est intolérable. Je

regarde maintenant Croisset avec l'œil d'une mère qui contemple son enfant phtisique en se disant : « Combien durera-t-il encore ? » Et je ne peux m'habituer à l'hypothèse d'une séparation définitive... J'ai passé ma vie à priver mon cœur des pâtures les plus légitimes. J'ai mené une existence laborieuse et austère, eh ! bien ! je n'en peux plus, je me sens à bout. Les larmes rentrées m'étouffent et je lâche l'écluse. »

Il restreint ses dépenses.

Le 16 mai 1875, il a donné congé au propriétaire, M. Clause, de son cher appartement de la rue Murillo. Il est convenu qu'à Paris il occupera avec son neveu et sa nièce, 240, faubourg Saint-Honoré, au coin de l'avenue de la Reine-Hortense, deux modestes appartements contigus.

Il passe l'été à Croisset et, à l'automne, déprimé, anxieux, ayant des étouffements et des accès de larmes, il se rend à Concarneau, auprès de son ami le naturaliste Pou-

LETTRES A MAUPASSANT

chet, Rouennais, alors suppléant de Paul Bert à la Sorbonne, et qui travaillait à son Laboratoire maritime. Il y retrouve un peu de calme et se force à écrire « comme un pensum » la *Légende de Saint-Julien l'Hospitalier*. Il ne quittera Concarneau que le 5 novembre, date à laquelle Georges Pouchet doit se rendre à Paris, et il voyagera en sa compagnie.

L'hiver de 1875-1876 est le seul qu'il passera sans aucune interruption dans la capitale. Il y reprend ses chères habitudes, et, d'abord, celle de voir et de conseiller régulièrement son « disciple » à qui il dépêche ce billet :

Mon petit père,

Il est bien convenu, n'est-ce pas, que vous déjeunez chez moi tous les dimanches de cet hiver.

LETTRES A MAUPASSANT

Donc à dimanche

et à vous,

GUSTAVE FLAUBERT.

Jeudi soir.

Il est très probable qu'il s'agit du jeudi
11 novembre 1875.

IV

GUY, bien entendu, est le plus exact des convives. A la fin du mois de mai (1876), Flaubert songe à regagner Croisset après avoir accepté, de Madame Pelouze, l'invitation de passer quelques jours au château de Chenonceaux. Il prévient ses amis.

Et d'abord son « disciple », par la lettre suivante qui offre quelques difficultés pour la détermination de la date à laquelle elle fut écrite :

Mon bon,

La première de La Feuille de Rose n'aura lieu que lundi, peut-être même mardi, mais je n'y assisterai pas.

LETTRES A MAUPASSANT

Je vous donne congé dimanche prochain. Dès que je serai revenu de Chenonceaux, je vous écrirai.

Notre dîner aura lieu probablement de vendredi prochain en huit (l'avant-veille de mon départ pour Croisset). Le jour convient à Zola et à moi.

Il s'agit de découvrir un local aéré. Avisez.

Votre vieux vous embrasse,

Jeudi soir.

La première de *la Feuille de rose* nous fait songer tout de suite au lundi 19 avril 1875. Descharmes et Dumesnil ont fait état, dans leur ouvrage *Autour de Flaubert* (T. II. p. 55), d'une invitation envoyée pour cette date à Edmond Laporte, « le bon Laporte, » *la Sœur*, l'un des plus chers amis du grand écrivain. La lettre qui nous occupe aurait donc été écrite le jeudi précédent, c'est-à-dire le 15 avril 1875.

LETTRES A MAUPASSANT

Mais, à l'examen, des impossibilités surgissent. Le *Journal des Goncourt* nous apprend que le 18 avril Flaubert recevait comme d'habitude. Edmond de Goncourt est allé chez lui ce jour-là en la compagnie d'Emile Zola.

L'auteur d'*Un Cœur simple* n'était donc pas absent ?

Mais la phrase « Je vous donne congé dimanche »... ne peut-elle pas aussi bien signifier que Maupassant, accaparé par la mise au point du spectacle « lubrique », avait demandé au maître la permission de ne venir ni déjeuner avec lui, ni assister à sa réception ce jour-là ? Accordé ! répondait Flaubert.

A mieux regarder, il semble pourtant bien que la lettre en question veuille dire : « Ne venez pas dimanche, car je ne serai pas chez moi. » Cette interprétation est confirmée par l'allusion à Chenonceaux. Dans l'état actuel des connaissances biographiques rela-

LETTRES A MAUPASSANT

tives à Gustave Flaubert, on considère que l'auteur de *Madame Bovary* ne parut pas à Chenonceaux en 1875 et que ce fut en 1876, seulement, qu'il fut, pour la première fois, l'hôte de Mme Pelouze. C'est une raison suffisante pour que nous n'adoptions pas la date du 19 avril 1875.

D'autre part, si nous adoptons celle du jeudi 25 mai 1876, tout semble indiquer que ce choix est bon. Savoir :

Flaubert, ayant donné congé à son disciple et à ses amis le dimanche 28 mai, est parti pour Chenonceaux. De là il mande à sa nièce, le vendredi suivant 2 juin¹, qu'il reçoit une hospitalité charmante et qu'il « couche dans le lit de François I^{er} ».

Cinq jours plus tard, le 7 juin, George

1. *Lettres à sa nièce Caroline* (Fasquelle), p. 362. *Correspondance* (Conard), T. V, p. 397.

LETTRES A MAUPASSANT

Sand meurt. Flaubert se rend à Nohant pour assister aux obsèques de sa « vieille amie ». Impossible, donc, de donner suite au projet de dîner avec Maupassant et Zola le vendredi 9. Et Flaubert rentre à Croisset le lundi 12 juin. Le lendemain, il fait part de ses impressions de voyage et de retour à sa nièce Caroline. Il date sa lettre fort complètement, ce qui est assez contraire à ses habitudes, mais commet une erreur de quantième (14 juin au lieu de 15 juin).

Tout concorde.

Néanmoins, un doute paraît subsister. Il est établi que la première représentation de la pièce *A la Feuille de rose, maison turque*, eut lieu le 19 avril 1875 et non le lundi 29 mai 1876, si ce que je viens d'écrire est exact. Notre hypothèse s'effondrerait si Flaubert parlait de la représentation inaugurale. Mais n'aurait-il pas plutôt en vue la première représentation *de l'an 1876* ?

LETTRES A MAUPASSANT

Pourquoi non ? Henry Céard rapporte¹ qu'une représentation de l'œuvre de Maupassant et Pinchon fut donnée en mai 1877. D'après la Correspondance de Tourguénef, une autre représentation aurait eu lieu en mars d'une autre année. Tenons pour probable qu'*A la Feuille de rose*, de 1875 à 1879, fut régulièrement jouée chaque année et, jusqu'à preuve contraire, datons cette lettre de Flaubert du jeudi 25 mai 1876.

1. *L'Événement*, 22 août 1896.

V

DEPUIS le 12 juin 1876, Gustave Flaubert vit à Croisset dont il « jouit plus que les autres étes »¹. Il y continue *Un Cœur simple*, commencé à Concarneau. Pour décrire le perroquet Loulou, le maître, consciencieux et minutieux comme toujours, a emprunté au D^r Penne-
 tier, directeur du Muséum de Rouen, un « amazone » qu'il a placé sur sa table afin de « peindre » « d'après la nature »², si j'ose dire. (Ce petit perroquet a pris place depuis dans le pavillon-musée de Croisset.)

1. Cette lettre n'a été publiée que jusqu'au mot : *coucherez*. Tout le reste a été coupé sans motif apparent.

2. *Correspondance* (Conard), T. IV, p. 268.

LETTRES A MAUPASSANT

Le 10 août, Flaubert mande à Maupassant qu'il aura bientôt achevé *Un Cœur simple*.

Cette lettre, encore inconnue en fac-similé, a été publiée dans l'édition Conard¹ mais sans la date et sans les lignes finales. En outre, l'original portant la « R. des Lettres », on a imprimé la *Revue des Lettres* alors que c'est de la *République des Lettres* qu'il s'agit. Voici cette missive telle qu'elle doit être lue :

Mon cher ami,

M. Laugel m'embarrasse. Porter un jugement sur l'avenir d'un homme me paraît chose tellement grave que je m'en abstiens. D'autre part demander si l'on doit écrire ne me semble pas la marque d'une vocation violente. Est-ce qu'on prend l'avis des autres pour savoir si l'on aime ?

1. *Correspondance* (Conard), T. IV, pp. 269-270.

LETTRES A MAUPASSANT

Franchement, je ne puis répondre que des banalités ! Excusez-moi ! Dites-lui que je suis très occupé (ce qui est vrai) et que nous nous verrons l'hiver prochain; en attendant, qu'il travaille; mon « jugement » sera mieux assis sur un bagage un peu plus lourd.

L'article sur Renan n'a pour moi aucune importance mais j'ai été indigné de la basse envie démocratique qui en transsude. En effet il fallait plaire à son public.

Conclusion: j'écarte les journaux! La haine de ces boutiques-là est le commencement de l'amour du beau. Elles sont, par essence, hostiles à toute personnalité un peu au-dessus des autres. L'originalité, sous quelque forme qu'elle se montre, les exaspère. Je me suis fâché avec la Revue de Paris et je me fâche avec la République des Lettres.

Afin de continuer mes relations avec

LETTRES A MAUPASSANT

Lapierre, je ne lis pas le *Nouvelliste*. Jamais de la vie, aucun journal ne m'a rendu le plus petit service. On n'a pas reçu les romans que je recommandais ni inséré la moindre des réclames sollicitées pour des amis; les articles qui m'étaient favorables ont passé malgré la direction desdites feuilles — entre ces messieurs et moi, il y a une antipathie de race profonde, ils ne le savent pas mais je le sens bien. En voilà assez sur ces misérables !

Ab! la bêtise humaine vous exaspère! et elle vous barre jusqu'à l'océan ! mais que diriez-vous, jeune homme, si vous aviez mon âge ?

Dans huit ou dix jours j'aurai fini mon perroquet.

Je suis impatient de vous le lire. Tâchez de venir à Croisset avant le commencement de septembre, vous y coucherez (j'ai cinq lits à votre disposition!).

LETTRÉS À MAUPASSANT

Il se pourrait que je m'absentasse dès les derniers jours d'août; dans ce cas-là je vous préviendrais.

Embrassez votre chère maman pour moi, et qu'elle vous le rende.

Votre vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

Jeudi 10 août.

Il est malaisé d'identifier le débutant Laugel, car il ne saurait être question d'Auguste Laugel qui, à cette époque, jouissait presque de la notoriété grâce à ses travaux historiques philosophiques et scientifiques, ni d'Henry Laujol auteur d'un *Ernest Renan*, publié dans *la Jeune France* (Charavay).

Flaubert fulmine contre les revues et les gazettes parce qu'un récent article, signé

LETTRES A MAUPASSANT

P. Gérin¹ et inséré par Catulle Mendès dans la *République des Lettres*, l'a froissé. Renan y était dénigré. Flaubert interrompit du coup ses relations avec Mendès. Il en informa Zola en termes qui montrent une fois de plus la fidélité du géant de Croisset à ses amis et la noblesse de son caractère... « Comme j'aime mes amis, écrit-il, je ne veux avoir rien de commun avec ceux qui les dénigrent aussi bêtement. Donc j'ai écrit à l'excellent Catulle pour le prier : 1° de rayer mon nom de la liste de ses collaborateurs; 2° de ne plus m'envoyer sa feuille. Qu'on ne soit pas de l'opinion de Renan, très bien ! Moi aussi je ne suis pas de son opinion ! Mais ne tenir aucun compte de tous ses travaux, lui reprocher les cheveux longs, qu'il n'a pas, et sa famille pauvre en l'appelant domestique des princes, voilà ce que je n'admets pas ! Ma résolution est bien

1. Titre de cet article : *M. Ernest Renan (République des Lettres)*, 16 juillet 1876.

LETTRES A MAUPASSANT

prise, j'abandonne avec joie et définitivement ces petits messieurs-là. Leur basse envie démocratique me soulève le cœur de dégoût. Et ils ont *des doctrines* philosophiques et politiques ! C'est un grand mot pourtant : la *République des Lettres* et qui pourrait être une belle chose. Mais qu'ils en sont loin ! ».

VI

FLAUBERT a quitté Croisset. Il est arrivé à Paris au début de septembre, après avoir fait visite à Saint-Gratien, chez la princesse Mathilde.

Il se prépare à écrire *Hérodiades*, fait des lectures à la Bibliothèque Nationale et achète des livres pour se documenter. Entre temps, il cherche à introduire Maupassant au journal *La Nation* que va fonder l'avocat-député Raoul Duval, bonapartiste libéral, élu dans l'arrondissement de Louviers. Il tient son « disciple » au courant.

Mercredi soir.

C'est convenu, n'est-ce pas, mon bon?

LETTRES A MAUPASSANT

Samedi vers 9 h. 30, je vous verrai apparaître dans mon logis, nous dînerons ensemble.

R. Duval m'a répondu ce matin. Je crois qu'il y aura moyen de vous introduire dans sa feuille.

Faites-moi penser à ma commission pour Catulle.

*Votre vieux vous embrasse,
Inutile de me répondre.*

Il est facile de dater exactement ce billet, grâce à une lettre de Flaubert à sa nièce Caroline, complètement datée celle-là, du *lundi matin 11 septembre 1876*¹. L'auteur de *Salammbô* écrit à Maupassant le mercredi soir, 13 septembre 1876. Le « disciple » fut donc renseigné sur les intentions de Raoul Duval à son égard le samedi 16 septembre et se vit charger d'une commis-

1. *Correspondance* (Conard), p. 422.

LETTRES A MAUPASSANT

sion pour Mendès avec qui, comme nous venons de le voir, Flaubert avait rompu depuis la publication de *M. Ernest Renan* dans *la République des Lettres*.

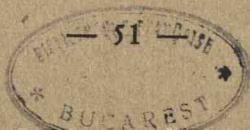
VII

V OICI dans son intégralité une lettre de Flaubert qui parut d'abord tronquée dans l'édition Conard. (Cette erreur — le fait est rare dans cette excellente édition — a été rectifiée) :

Croisset, mardi.

Maintenant que la session est ouverte, R. Duval doit être à Paris? Attendez néanmoins jusqu'à vendredi car il passe, peut-être, les deux jours de la Toussaint au Vaudreuil?

En vous présentant chez lui très matin, de 8 à 9 heures, vous avez chance de le trouver. Si l'on vous refuse la



B15.034

LETTRES A MAUPASSANT

porte, vous direz que vous venez de ma part.

Je n'ai pas cacheté l'enveloppe, mais pour épargner votre modestie, collez la-dite préalablement et dites-moi comment vous aurez été reçu.

Si vous lui proposiez de vous-même un travail, vous lui épargneriez la peine de réfléchir et ça irait peut-être plus vite.

On n'a pas fait l'Histoire de la critique moderne, c'est une matière fertile.

Prendre par exemple : Planche, Janin, Théo, etc., rien que les morts, et analyser leurs idées, leur poétique, ou bien la question de l'Etat, ou bien celle de la Féerie.

Aucune étude, pas même une tentative d'étude n'a été faite sur l'œuvre de George Sand. Il y aurait un beau parallèle à faire avec celle de Dumas, le roman d'aventures et le roman d'idées.

LETTRES A MAUPASSANT

Enfin, mon bon, si vous entrez à La Nation, je voudrais vous y voir débiter par quelque chose qui puisse tirer l'œil.

Peut-être une blague à fond de train? Enfin cherchez!

Merci de m'avoir envoyé L'Événement.

Je vous embrasse,

Votre vieux solide,
GUSTAVE FLAUBERT.

Tourguénef m'a écrit, il y a trois jours, qu'il serait revenu à Paris dans une dizaine.

Je n'ai pas écrit à Catulle, mais remerciez-le de ma part.

A cette lettre était joint un mot d'introduction auprès de Raoul Duval, fondateur de *La Nation* dont le premier numéro avait paru six jours plus tôt (25 octobre 1876). Le parlementaire passait vraisemblablement

LETTRES A MAUPASSANT

la Toussaint et le Jour des Morts (1^{er} et 2 novembre 1876) dans son château du Vaudreuil (Eure), non loin de Louviers. (Une statue a été érigée à sa mémoire sur la place centrale du Vaudreuil.)

Sous la signature de *Guy de Valmont*, Maupassant, visiblement avec l'intention de rapprocher Flaubert et Mendès, venait de publier, dans la *République des Lettres*, une étude, un tantinet superficielle mais très respectueuse, sur l'ermite de Croisset. Touché par cette « tendresse filiale » et reconnaissant qu'il fallait remercier le poète d'*Hesperus* d'avoir inséré ces quatre pages malgré la froideur marquée depuis l'article sur Renan, Flaubert charge son disciple et messenger habituel de cette mission.

L'Événement ne contenant rien de particulièrement intéressant pour l'auteur de *Madame Bovary*, il faut supposer que le numéro envoyé par Guy contenait quel-

LETTRES A MAUPASSANT

que sottise ou cocasserie dont le disciple voulait réjouir son maître.

La lettre de Tourguénéf dont il est question en P.-S. a été retrouvée et publiée par M. Halpérine Kaminsky dans son ouvrage *Ivan Tourguénéf d'après sa correspondance avec ses amis français*¹.

1. Charpentier, 1901.

VIII

GUY de Maupassant a été fort bien reçu par Raoul Duval. Un article de lui, consacré au tome premier de la Correspondance de Balzac, a paru dans *La Nation*, à la date du 22 novembre, mais quelque secrétaire de la rédaction cherche, comme il est d'usage, à barrer la route au nouveau venu. Une étude de Maupassant, sur *les Morts bizarres* de Jean Richepin, a été carrément refusée. Un essai, sur *les Poètes français du XVI^e siècle*, reste obstinément « sur le marbre ». Le « disciple » s'énerve, perd patience et, avec la traditionnelle sagesse normande, ne le montre qu'à Flaubert à qui il écrit, le 8 jan-

LETTRES A MAUPASSANT

vier 1877, en lui marquant combien il souhaite sa venue à Paris. Le bon géant s'émeut. Toutes affaires cessantes (et ces affaires c'est l'achèvement d'*Hérodias*!), il répond sur l'heure :

Mon cher ami,

Moi, à votre place, voici ce que je ferais : j'irais franchement chez Duval, et lui dirais tout ce que vous m'écrivez, en lui faisant comprendre que vous ne pouvez pas continuer à perdre ainsi votre temps. A moins que vous ne préféreriez attendre mon retour que j'ai fixé au 3 février. Donc, de dimanche prochain en trois semaines on s'embrassera.

Que de choses n'avons-nous pas à nous dire ! Si vous saviez comme j'ai souffert de n'avoir personne avec qui causer de ce bon Germiny !

Voyez-vous quel trouble cette his-

LETTRES A MAUPASSANT

toire-là a dû produire dans l'Hôtel des Farces, le plaidoyer garçon pour Germiny!!!

L'âme du vieux se répand sur la capitale.

Je continue à travailler. Phrénétiquement je vous embrasse.

Votre,

GUSTAVE FLAUBERT.

Mercredi.

Ce « bon Germiny » venait d'être condamné par le tribunal correctionnel de Paris. Le scandale était immense.

Résumons cette affaire. Le 6 décembre 1876, Lebègue, comte de Germiny, fils de l'ancien gouverneur de la Banque de France, conseiller municipal de Paris, marguillier de Saint-Thomas-d'Aquin, vice-président de l'Institution des Cercles Catholiques d'ouvriers, directeur de la *Revue*

LETTRES A MAUPASSANT

Catholique, orateur remarquable et remarquablement intelligent par surcroît, était surpris, dans les massifs entourant le Concert des Ambassadeurs, en compagnie d'un adolescent blond, bête et malpropre, d'ailleurs, âgé de seize ans. Les anecdotes de ce genre remplissaient toujours Flaubert d'une allégresse *bénaurme* qu'il aimait à faire partager. Il ajoutait ce P.-S. spécial à la lettre qu'il envoyait à Tourguénéf, le 14 décembre 1876 : « Quelle histoire que celle du sieur Germiny, arrêté comme boulgre ! Voilà de ces anecdotes qui consolent et aident à supporter l'existence. » Et « le Moscove » lui répondait cinq jours plus tard : « Germiny est pyramidal ! Voilà qui ferait croire à l'existence d'un dieu personnel, ironique et goguenard. »

Dans sa joie, Flaubert évoque sa jeunesse, le temps où, en compagnie de ses amis Ernest Chevalier et Alfred Le Poittevin, il incarnait alternativement avec eux le per-

LETTRES A MAUPASSANT

sonnage caricatural du *Garçon* et l'imaginaire *Hôtel des Farces*. Le *Garçon* (créé par Flaubert, Le Poittevin et Laure de Maupassant) était « une sorte de Gargantua moderne, aux exploits homériques, dans la peau d'un commis-voyageur ». Il avait « un rire particulier et bruyant qui était une sorte de ralliement entre les invités »¹. Dans leur *Journal*², les Goncourt ont caractérisé, d'après Flaubert lui-même, le *Garçon* « dont l'éloquence éclatait surtout dans une parodie des causes célèbres ». On imagine à quelles outrances romantiques, à quelles charges à fond de train contre la fausse pudeur bourgeoise et les opinions reçues, le *Garçon* aurait pu se livrer à l'occasion de l'affaire Germiny !

1. Mme Franklin-Grout. *Lettres à Caroline* (Fasquelle), note, p. 32.

2. 10 avril 1860. T. I, p. 320.

IX

APRÈS avoir été longuement différée, l'étude de Maupassant sur *les Poètes français du xvi^e siècle* paraît, enfin, dans *La Nation* du 17 janvier 1877 que Flaubert reçoit le jour même. Il a lu cet article avec plaisir. Il le trouve « excellent ». Il l'écrit à la fois à sa nièce Caroline¹ et à son disciple. Dans l'édition Conard, comme dans l'édition Fasquelle, cette lettre a été mal et incomplètement reproduite. Le mot *peut-être*, pourtant essentiel et souligné par Flaubert, a été omis. Et la phrase : « J'ai la tête cuite mon bon » a été supprimée : elle exprime d'une façon plaisante

1. *Correspondance* (Conard), p. 446.

LETTRES A MAUPASSANT

que le grand écrivain travaille avec acharnement à l'achèvement d'*Hérodias*. Cette lettre doit donc être lue comme il suit :

Mon cher Guy,

Je trouve très bien votre article sur la Poésie française.

Cependant j'aurais voulu un peu plus d'éloge de Ronsard. Je vous dirai en quoi je trouve que vous ne lui rendez peut-être pas une justice suffisante.

Mais, encore une fois, je suis très content de vous.

Si vous voyez Catulle et que sa pièce de l'Ambigu ne soit pas jouée avant le 5 février, dites-lui que j'irai l'applaudir.

J'ai la tête cuite, mon bon.

Je vous embrasse,

GUSTAVE FLAUBERT.

Nuit de mercredi.

LETTRES A MAUPASSANT

L'avant-dernier alinéa nous permet de constater que Maupassant est parvenu à réconcilier Gustave Flaubert et Catulle Mendès. La pièce en question est *Justice*, drame qui ne fut représenté que le 3 mars, au théâtre de l'Ambigu.

X

CHARPENTIER a publié *Trois Contes*. Flaubert est arrivé à Paris le 3 février. Il y a mis au point le chapitre premier de *Bouvard et Pécuchet*, auquel il travaillait depuis plus de deux ans. Il invite son disciple à venir en entendre la lecture le vendredi 27 avril 1877 par les quelques mots suivants :

Jeune lubrique,

Voulez-vous, afin d'entendre le premier chapitre de B. et P. venir dîner vendredi à 6 h. 30 chez votre,

GUSTAVE FLAUBERT.

Mercredi.

LETTRES A MAUPASSANT

Dans les Notes de l'édition Conard, relatives à *Bouvard et Pécuchet*, ce billet a été reproduit comme datant de *mai 1877*. Il en va de même pour une lettre à Mme des Genettes, datée *jeudi* et dans laquelle le maître déclare : « *Bouvard et Pécuchet* m'emplissent à un tel point que je suis devenu eux !... J'ai enfin terminé le premier chapitre. »

A la vérité, cette lettre ne peut avoir été écrite que le dernier jeudi d'avril (26 avril 1877) puisqu'elle s'achève par cette indication : « ... Je serai rentré dans ma solitude vers le 8 ou le 10 mai. » Le billet à Guy de Maupassant doit donc être daté du 25 avril 1877. Si l'on avait le moindre doute, il serait levé à la fois par le *Journal de Goncourt* et la *Correspondance de Tourguénef*. Par eux nous savons, en effet, que le vendredi 4 mai Tourguénef, qui allait retourner en Russie, offrait un dîner à ses amis Flaubert, Gon-

LETTRES A MAUPASSANT

court, Daudet et Zola au Café Riche. Flaubert n'a donc pas pu inviter son disciple pour ce jour-là.

XI

PENDANT presque tout l'été de 1877 Gustave Flaubert ne quitte pas Croisset où il se documente par d'immenses lectures médicales et géologiques, comme d'habitude, afin de continuer le troisième chapitre de *Bouvard et Pécuchet* qui « sortent des limbes de plus en plus ». Il ne quittera la Normandie qu'à la fin du mois d'août pour passer quelques jours à Saint-Gratien, chez « la bonne Princesse »¹, d'où il reviendra le 17 septembre. Il n'a d'autres récréations que de très rares visites et la correspondance qu'il

1. Cf. *Lettres de Gustave Flaubert à sa nièce Caroline*, p. 411 (Fasquelle éd., 1909).

LETTRES A MAUPASSANT

entretient avec ses amis. Son « disciple » l'a prié de demander à Edmond Laporte, le fabricant de dentelles de Rouen qui, depuis douze ans, est un familier de Croisset, et qui élève des chiens, de lui procurer un jeune lévrier. L'auteur de *Salammbô* lui répond :

Jeune lubrique,

Laporte, présentement, n'a pas de petits lévriers, l'époque des « chaleurs » étant passée (pour les chiens : vous n'en êtes pas un). Il faut attendre l'automne, je crois ?

En tout cas, je transmettrai votre requête audit sieur, la semaine prochaine, et vous aurez une réponse catégorique.

Modérez votre v... et tenez-vous en joye et labeur.

*Votre vieux GUSTAVE FLAUBERT
vous embrasse.*

LETTRES A MAUPASSANT

J'ai fini ma médecine ! Ouf ! et je prépare la géologie.

Dimanche matin.

Ecrivez-moi un peu (et longuement) pour me distraire dans ma solitude.

Nous savons qu'entre le 13 et le 15 août 1877 Guy de Maupassant avait quitté la France. Le « vieillard de Cro-Magnon » écrivait en effet à sa nièce le mercredi 30 août : « Le jeune Guy, mon disciple, est en Suisse. Pourquoi ? Je l'ignore¹. L'auteur de *Boule de Suif* étant rentré de Suisse avant le 5 septembre, il est évident que la lettre précédente fut écrite le dimanche matin 5 août.

1. Maupassant achevait une cure aux eaux de Louèche qui firent « du bien à son système pileux » (lettre de Flaubert à sa nièce datée du 5 septembre 1877).

XII

TOUJOURS pour écrire le troisième chapitre de *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert fit, en septembre 1877, en compagnie de son ami Laporte, un voyage en Basse-Normandie. Parti de Croisset le mercredi 19 septembre 1877, il n'y revint que le jeudi 4 octobre. Les deux voyageurs se trouvaient à Bayeux le dimanche 23 septembre. Ils y demeurèrent plusieurs jours.

Flaubert ne devait rentrer chez lui que le mercredi 28 ou le jeudi 29 après avoir visité Falaise, « le pays de Bouvard et Pécuchet » — où Laporte le quitta — Domfront, Sées, Laigle et La Trappe.

Ces déplacements mettent une fois de plus en évidence l'admirable probité litté-

LETTRES A MAUPASSANT

raire du romancier de *Salammbô*. On sait que pour écrire quatre pages du troisième chapitre de *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert, après maintes hésitations, consulta longuement son « disciple » pour établir l'itinéraire que ses deux « bonshommes » devaient suivre le long des falaises cachois-ses.

Le mardi 25, Flaubert se rappela que son « disciple » lui avait promis de venir le voir à Croisset le samedi suivant, 29 septembre. Il le pria aussitôt de remettre sa visite à plus tard :

Mon bon,

Ne vous dérangez pas samedi prochain et ne venez à Croisset comme vous me l'aviez promis parce que, ce jour-là, je ne serai pas revenu dans mes Lares. Mon excursion durera encore une huitaine.

Je ne serai pas à Paris avant le jour

LETTRES A MAUPASSANT

de l'an, au plus tôt, donc d'ici là (et quand il vous plaira) venez passer trente-six heures chez

Votre

GUSTAVE FLAUBERT.

Bayeux, mardi.

Mon compagnon Laporte vous fait des m'amours — il vous trouve bien ingrat, lui qui vous a envoyé par mon canal un si joli portrait.

Tendresses à la chère maman.

Dans une très longue lettre, illustrée de croquis — dont le *Manuscrit autographe* publia un fac-similé¹ — Guy de Maupassant lui déconseillait de faire partir les deux copistes « de Bruneval pour aller à Etretat parce qu'il existe, entre Bruneval et Antifer, une pointe fort avancée dans la mer et

1. *Le Manuscrit autographe* (Blaziot éd.) n° 35, pp. 26 à 31.

que je n'ai jamais pu franchir à pied (quoiqu'on prétende que, dans les plus fortes marées, la chose soit possible; mais je la tiendrai pour douteuse tant que je ne l'aurai point faite). »¹ Il lui suggérait de les faire partir de la petite plage d'Antifer. Flaubert n'utilisa pas cette... consultation pittoresque à souhait malgré toutes les possibilités qu'elle offrait. Après réflexion il préféra ne pas travailler « de chic » et recourir à ses souvenirs personnels. Il semble manifeste que « du bassin » — le port de Fécamp ne comprenait qu'un bassin unique à cette époque — Bouvard et Pécu-
chet gagnent la falaise au « Trou au chien », à l'extrémité de cette rue Sous-le-Bois — maintenant devenue le *Quai Guy-de-Maupassant* et l'*Avenue Jean-Lorrain* — où le maître avait assisté en partie à l'agonie morale et physique de son ami Alfred Le

1. *Id.* p. 26.

LETTRES A MAUPASSANT

Poittevin et passé, dans la maison natale de Guy¹, bien avant la naissance de ce der-

1. J'ai établi — (Cf. : *Anthologie des Auteurs Modernes : Guy de Maupassant* (Méricant, éd.) ; *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains : Guy de Maupassant* (Rasmussen éd.) ; *Maupassant intime* (Albin Michel éd.) ; *La Fin de Maupassant* (id.). — que l'auteur de *Bel Ami* est né à Fécamp, comme l'imprimait encore avec raison, en 1906, le *Petit Larousse illustré* — cela malgré Henry Fouquier qui le fait naître à Rouen ; malgré l'acte de décès qui le fait naître à Sotteville ; malgré les registres d'admission à la maison de santé du docteur Blanche qui portent : « né en 1850 au château de Sotteville près Yvetot » — et malgré la *Revue Encyclopédique* qui lui fait voir le jour à Yvetot. Je ne relis jamais sans sourire cette assertion d'un des meilleurs biographes du Fécaminois Maupassant publiée par un journal, au cours d'une longue polémique, et reproduite avec un trop vif empressement dans *Jours passés...* par Henri Amic et l'auteur d'*Amitié amoureuse* (Ollendorff éd. 1908, p. 230 et suiv.) : « ... Malheureusement pour M. Georges Normandy, dont la bonne foi a été mal renseignée, Guy de Maupassant n'est pas Fécaminois. Voici l'acte de naissance de Guy de Maupassant tel qu'il est inscrit sur les registres de l'état civil de Trouville-sur-Arques... » Ce qui équivaut à proclamer l'infaillibilité de l'état civil.

LETTRES A MAUPASSANT

nier, de jolies vacances pendant lesquelles il

L'état civil!... Et en province!... Et il y a quatre-vingt-douze ans!... Et même de nos jours!... *Négligeons les complaisances discrètes de certains maires et de certains secrétaires de mairie à l'égard d'amis et de puissants du jour.*

Pour ne nous occuper que d'une famille, prenons un exemple caractéristique : celui de la famille Bonaparte.

La date de naissance de « Madame-Mère », qui eut douze enfants, parmi lesquels Napoléon, reste inconnue. Un incendie aurait dévoré, paraît-il, son acte de baptême. Les *Almanachs Impériaux*, lus et revus par l'Empereur en personne, fixent cette date au 24 août 1750, mais l'*Almanach Impérial* de 1807 rectifie et imprime : 13 janvier 1745!

D'autre part, l'acte de mariage de « Madame Mère » la fait naître en 1749.

Quant au mariage des frères et des sœurs de l'Empereur, voici :

Joseph, roi de Naples, a épousé Marie-Julie Clary d'une façon secrète et incertaine; on n'a pas d'autre preuve de ce mariage que le témoignage des héritiers du prêtre non assermenté qui aurait béni les époux le 16 août ou le 24 septembre 1794.

Lucien Bonaparte, lui, eut deux femmes légitimes, savoir :

1° Mlle Boyer, qu'il épousa en 1794, dans un

LETTRES A MAUPASSANT

lisait de beaux vers à Laure de Maupassant,

acte qui le nomme *Brutus* et le vieillit de sept ans.

2° Mlle de Bleschamp, veuve ou divorcée d'un sieur Joubberthou. Le mariage aurait été célébré à Chamant en 1802 ou en 1803. Au sujet de ce mariage, Napoléon disait à son frère :

— L'état civil n'est pas en règle, et on sait que vous avez donné 25 louis à un prêtre pour le décider à vous marier (*sic*).

Un seul *Almanach Impérial* fait mention de la branche des Bonaparte issus de Lucien. Il s'agit de l'*Almanach* de 1815. Il fourmille d'erreurs.

D'une part, Napoléon III ne voulut jamais reconnaître l'union contractée à Florence entre Louis-Lucien, né du second mariage de Lucien avec Mlle Cecchi ; d'autre part, le Saint-Siège refusa l'annulation du mariage. Les époux se séparèrent en 1850.

Le prince Pierre, qui assassina Victor Noir, fut mal marié, *s'il fut marié officiellement*. Il eut des enfants de deux sœurs : Mlles Ruffin, filles d'un maçon — mais n'épousa que la seconde, Justine-Eléonore — cela à Bruxelles, et, après la chute de l'Empire, le 11 novembre 1871 — légitimant du même coup un fils et une fille nés de l'union libre le 19 mai 1858 et le 25 septembre 1861. D'ailleurs, Napoléon III, par un statut impérial, priva les descendants de Lucien des titres de princes de la famille impériale.

LETTRES A MAUPASSANT

jeune fille, et à l'auteur d'*Une promenade*

Louis-Napoléon, roi de Hollande, neuvième frère de Napoléon, épousa Blanche de Beauharnais, fille adoptive de l'Empereur. Elle vécut une existence d'amoureuse et d'aventurière dont le roi de Hollande devenu comte de Saint-Leu ne fut pas l'unique complice. Elle eut du comte Flahaut un fils qui fut enregistré sous le nom de Demorny le 20 octobre 1811 et devint duc de Morny le 9 juillet 1862. Il était donc le frère adultérin du souverain. Il n'y eut jamais de désaveu en paternité. Si de Morny l'avait voulu, il aurait pu faire la preuve de sa filiation légitime, et prendre rang dans la famille impériale, par une simple rectification d'état civil.

Jérôme, roi de Westphalie, le plus jeune frère de Napoléon I^{er}, eut deux femmes légitimes :

1° Mlle Paterson qu'il épousa à Baltimore en 1803. Elle mourut en 1879, après avoir protesté pendant toute sa vie contre l'acte de l'officialité religieuse de Paris, non ratifié par le Saint-Siège, qui annulait son mariage.

2° Si cette protestation était justifiée, comme il le paraît, le roi Jérôme serait mort bigame puisqu'il épousa, le 22 août 1807, la princesse de Wurtemberg. Ce second mariage donna deux enfants dont l'aîné fut la princesse Mathilde si accueillante aux gens de lettres et aux artistes notamment à Théophile Gautier, Flaubert et Maupassant, et dont l'union avec le prince Demi-

LETTRES A MAUPASSANT

de Béliat. Donc Bouvard et Pécuchet, par-

doff, en 1840, ne dura que cinq ans. L'*Almanach de Gotha* de 1879 fait état d'un second mariage entre la princesse Mathilde et le peintre Claudius Popelin.

Quant à Napoléon lui-même, il est sensé avoir épousé Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve Beauharnais, le 9 mars 1796. Or, dans l'acte de mariage, tout est faux; d'après cet acte, Napoléon serait né à Corte le 5 février 1768, alors qu'il naquit à Ajaccio le 15 août 1769. La date de naissance de Joséphine Tascher de la Pagerie est également fautive. En outre, l'un des témoins de ce mariage, Lemarois, était mineur. Le divorce de Napoléon ne fut pas moins frauduleux que cet acte de mariage. Il ne fut pas autre chose que l'exécution de la volonté impériale — avec des formes légales et canoniques.

Le second mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise semble avoir été régulier — mais, pendant que Napoléon était captif sur le rocher de Sainte-Hélène, sa femme se remariait, *sans annulation préalable*, avec le comte de Neipperg.

Nous allons voir que l'état civil a les mêmes souplesses à l'égard des gens du commun qu'à l'égard de ceux qui les gouvernent. Ne parlons même pas de ce maire villageois breton, révoqué en 1923, qui, depuis un quart de siècle, mariait ses administrés à l'auberge et ne tenait au-

LETTRES A MAUPASSANT

tant du « Trou au chien », suivent la falaise « perpendiculaire, toute blanche et rayée

cun registre. Ne disons rien des morts légaux bien vivants en attendant le jugement qui les ressuscitera (affaire Marie-Madeleine Dort, Compiègne, février 1925). Oublions le maire d'Halain (Nord) qui, en 1925, fut arrêté pour avoir délivré à sa nièce et à son beau-frère de faux actes de naissance sous prétexte qu' « ouvrier sans instruction, il n'avait pas cru devoir refuser un service à ses parents »... Il y a d'innombrables autres cas. Les deux sœurs Louise-Emilie Costeau, nées à Val-Saint-Germain en 1865, plaidaient récemment l'une contre l'autre. L'une mariée en 1883 à M. Uchury, ayant divorcé et voulant se remarier, réclama son extrait de naissance et constata qu'elle s'était mariée en 1905 avec M. Coignet, décédé, dont elle avait eu, sans le savoir, un fils nommé André. On découvrit qu'il s'agissait de la sœur de l'ex-Mme Uchury qui avait le même état civil : un état civil pour deux!... Et cette jeune fille d'Epinal qui venue demander son acte de naissance à la mairie apprit avec stupéfaction qu'elle n'était pas officiellement née : n'ayant pas de personnalité civile, elle ne put se marier que lorsqu'un jugement lui eût rendu officiellement la vie. Pour l'équilibre, voici Mme Host, de Haumont (Nord), qui rencontra, retour d'Algérie, en novembre 1925, sa fille dont le décès avait été enregistré à la mairie de Compiègne le 19 février précédent. Citons encore, pour terminer (qui ne sut se borner...), Mlle

LETTRÉS À MAUPASSANT

en noir », que l'exploit de Bois-Rosé¹ avait illustrée deux siècles plus tôt, et reviennent au plateau par la *valleuse* de Senneville...
« Une charrette les recueillit, écrit Flau-

Francine-Suzanne Brogniart, née à Watten le 30 mars 1919 qui fut convoquée devant le conseil de révision parce que les registres de l'état civil lui attribuaient le sexe masculin.

Je n'aurai pas, à l'égard de mon distingué confrère Maynial et des auteurs de *Jours passés*, la cruauté d'insister, sauf à répéter ce que j'écrivais dans un quotidien parisien en juillet 1925 :
« ... Il est permis de préférer, à la *vérité officielle*, la *vérité* tout court. »

1. *Bois-Rosé* ou, plus exactement, *Bocrozé*, gentilhomme cauchois de la maison de Goustimesnil, capitaine opérant pour la Ligue, ayant appris la conversion du roi remit le fort Beaudouin, qui défendait Fécamp, entre les mains de Henri IV. Il avait conquis ce fort, situé sur la falaise verticale et haute de plus de cent mètres, dont des vestiges subsistent, par un coup d'audace devenu légendaire. En novembre 1588, selon les uns, le 10 novembre 1592, selon les autres, à la tête de soixante hommes déterminés, il fixa, de nuit, un énorme câble au sommet de la falaise qui fut escaladée en silence derrière lui, le long de ce câble par ses compagnons. Surpris, les défenseurs du Bourg-Baudouin, furent tués ou faits prisonniers. Certains auteurs ont crié à l'in vraisemblance. Ils ont oublié que ce

LETTRES A MAUPASSANT

bert. Ils oublièrent Etretat ». C'est la seule trace, dans le livre, de sa correspondance, à ce sujet, avec son « disciple ».

tour de force fut exécuté par des matelots qui grimpent aux hunes, que des aspérités, aujourd'hui disparues, existaient dans la craie et le silex et que les compagnons de Bois-Rosé avaient certainement *dévallé*, ou remonté antérieurement sur le plateau, par les câbles de cent-cinquante pieds alors disposés tout le long des falaises normandes, à la fois pour économiser le temps et pour sauver les imprudents surpris par la marée montante. *A consulter* : Georges Darney : *Mono-graphie de Fécamp* (Dangu éd., Saint-Valery-en-Caux, 1898); A. Lechevallier : *Notes sur Henry-Charles de Goustimesnil, sieur de Bois-Rozé* (Ernest Dumont éd. Paris, 1896); Charles Pollet : *Ephémérides fécampoises* (Durand éd. Fécamp, 1914).

XIII

UNE année s'est écoulée : nous sommes en août 1878. Nous avons la bonne fortune de posséder presque en entier la correspondance échangée depuis cette époque par Flaubert et Maupassant. Essayons d'en établir la chronologie.

§ 3 août. — Lettre pessimiste de Maupassant (Conard, p. CVIII).

§ 15 août. — Réponse de Flaubert (Conard, T. IV, p. 335). Il lui donne, en camarade, de solides conseils pour le prémunir contre la tristesse et le découragement... Si Maupassant avait suivi ces conseils, sa vie

LETTRES A MAUPASSANT

aurait été plus longue et moins féconde en tragédies et en détresses.

« Vous vous plaignez du c... des femmes qui sont « monotones », écrivait Flaubert à son disciple. Il y a un remède bien simple, c'est de ne pas vous en servir. « Les événements ne sont pas variés. » Cela est une plainte réaliste, et d'ailleurs qu'en savez-vous ? Il s'agit de les regarder de plus près. Avez-vous jamais cru à l'existence des choses ? Est-ce que tout n'est pas une illusion ? Il n'y a de vrai que les « rapports », c'est-à-dire la façon dont nous percevons les objets. — « Les vices sont mesquins », mais tout est mesquin ! — « Il n'y a pas assez de tournure de phrases. » Cherchez et vous trouverez. Enfin, mon cher ami, vous m'avez l'air bien embêté et votre ennui m'afflige, car vous pourriez employer plus agréablement votre temps. Il *faut*, entendez-vous, jeune homme ! il *faut* travailler plus que ça. J'arrive à vous soupçonner d'être légère-

LETTRES A MAUPASSANT

ment caleux. Trop de p...! Trop de canotage! trop d'exercice! Oui, monsieur! Le civilisé n'a pas tant besoin de locomotion que le prétendent les médecins. Vous êtes né pour faire des vers, faites-en. « Tout le reste est vain », à commencer par vos plaisirs et votre santé; f... vous cela dans la boule. D'ailleurs votre santé se trouvera bien de suivre votre vocation. Cette remarque est d'une philosophie ou plutôt d'une hygiène profonde. — Vous vivez dans un enfer de m..., je le sais et je vous plains de tout mon cœur. Mais, de 5 heures du soir à 10 heures du matin, tout votre temps peut être consacré à la muse, laquelle est encore la meilleure garce. Voyons, mon cher bonhomme, relevez le nez! A quoi sert de recreuser sa tristesse? » (Conard, T. IV, pp. 336-337.)

Ici nous touchons aux origines du drame terrifiant et magnifique que sera la vie de

LETTRES A MAUPASSANT

Maupassant montant, d'un seul coup, aux cimes de la gloire pour tomber presque verticalement dans la pire des déchéances. Nous voyons apparaître déjà l'angoisse effroyable qui ne cessera plus jamais de le torturer, dans l'ivresse du succès et de l'amour comme dans les affres de la démence contre laquelle il combattra jusqu'à ce qu'elle l'ait envahi avec une lenteur comparable aux raffinements des bourreaux chinois, ces virtuoses de la cruauté. J'ai suivi cela de très près ailleurs. Je n'y reviens pas¹ mais il n'est point superflu de faire état d'une aventure tragique parmi les innombrables aventures tragiques de Maupassant parce qu'elle apparaît comme une sorte de synthèse et caractérise assez bien presque toutes les autres. Elle a été révélée par un maupassantiste bien connu, M. Pierre Borel qui publia, en 1939, le *Cahier d'amour*

1. *Maupassant intime* (Albin Michel, éd. 1927).

LETTRES A MAUPASSANT

de Gisèle d'Estoc. Gisèle d'Estoc était le pseudonyme d'une Nancéenne : Paule Desbarres. Sculpteur, romancière, conférencière, féministe, elle fréquenta beaucoup les vedettes artistiques et littéraires de son époque : Octave Mirbeau, Jean de Bonnefon, Séverine, René Maizeroy, Rachilde, Jean Lorrain, Péladan et Laurent Tailhade qu'elle aurait réussi à *punir*... en faisant sauter le restaurant Foyot ! Légende ou réalité ?

Cette « maîtresse d'esthètes » réalisait le type de beauté androgyne et de goule qui fut en vogue à la fin du dernier siècle. Son aventure avec Maupassant dura de 1880 à 1882. Quelques passages de lettres à elle adressées par l'auteur de *Mont-Oriol* fixeront les idées.

Juxtaposons-les sans commentaires :

1° ... « *Je n'ai pas eu, en toute ma vie, une apparence d'amour, bien que j'aie simulé souvent ce sentiment que je n'éprou-*

LETTRES A MAUPASSANT

verai sans doute jamais car je dirais volontiers, comme Proudhon : « Je ne sais rien de plus ridicule pour un homme que d'aimer et d'être aimé. »

Je suis sensuel par exemple ! Oh ça, oui !... J'ai du reste l'imagination froide et réaliste. J'aime ce que je vois, après y avoir goûté, parce qu'alors je suis sûr que c'est bon... »

2° ... « Je vous ai dit que je n'étais point fait pour séduire les femmes hormis celles qui sont uniquement des sensuelles et des corrompues. Quant aux autres, elles en ont assez de moi au bout de quinze jours au plus. Que voulez-vous ? vous avez toutes les croyances, toutes les crédulités, et moi pas une. Je suis le plus désillusionnant et le plus désillusionné des hommes, le moins sentimental et le moins poétique. Je range l'amour parmi les religions et les religions parmi les plus grandes bêtises où soit tom-

LETTRES A MAUPASSANT

bée l'humanité... J'admire éperdument Schopenhauer et sa théorie de l'amour me semble la seule acceptable... Je suis un corrompu des civilisations et je ne le cache pas. J'aime, j'adore la beauté sous tous ses aspects. J'ai des sens que je cherche sans cesse à aiguïser — et bons... Les sentiments sont des rêves, dont les sensations sont les réalités. Vous dites, Madame, que j'ai le sentiment de la nature. Cela tient, je crois, à ce que je suis un peu faune. Oui, je suis faune et je le suis de la tête aux pieds. Je passe des mois seul à la campagne, la nuit sur l'eau, tout seul, toute la nuit; le jour dans les bois ou dans les vignes sous le soleil furieux, et tout seul, tout le jour. La mélancolie de la terre ne m'attriste jamais; je suis une espèce d'instrument à sensations que font résonner les aurores, les midis, les crépuscules, les nuits et d'autres choses encore. Je vis seul fort bien pendant des semaines, sans aucun besoin d'affection. Mais j'aime la

LETTRES A MAUPASSANT

chair des femmes du même amour que j'aime l'herbe, les rivières, la mer. Je vous répète que je suis faune... »

3° ... « Eh bien ! Madame, je ne me suis jamais révélé à une femme ni à un homme. Je vis dans une absolue solitude de pensée et je n'ai guère que des amis littéraires avec lesquels je cause surtout du côté technique de l'art. Je ne pense comme personne, je ne raisonne comme personne et je reste persuadé de l'éternelle vérité de cette phrase de mon pauvre maître, le seul être que j'aie aimé d'une affection absolue et qui sera sans fin bien que lui soit mort (je parle de Gustave Flaubert) : « Sale invention
« que la vie décidément. Nous sommes
« tous dans un désert. Personne ne com-
« prend personne. Je parle, bien entendu,
« pour les natures d'élite. »

4° ... « J'ai peur d'être absolument abruti

LETTRES A MAUPASSANT

le jour où vous me verrez. J'ai, comme beaucoup d'hommes de lettres, des accidents de névralgie terribles au cerveau; et je traverse, en ce moment, une crise aiguë, de sorte que je suis obligé de prendre cet odieux remède qui s'appelle le salicylate de soude, et cela me rend idiot. »

5° ... « Une prière. Venez avec la même robe. Pourquoi? Ah! cela ne vous regarde point. »

6° ... « Eh bien! les méprisez-vous tant à présent, ces pauvres faunes? Allez donc nous comparer les poètes, Madame, et vos Lara et vos Werther! Je travaille en outre comme trente-six nègres. Mille baisers... partout! »

7° ... « Il faut absolument que vous ve-

LETTRES A MAUPASSANT

niez dîner chez moi vendredi. Vous y trouverez Catulle Mendès plus une jeune et jolie femme, son amie, ravagée par des désirs... féminins. Elle n'en dort plus... et n'a jamais... Mais hélas ! par Lesbos, ne soyez pas aussi (comment dirai-je ?) prompte qu'avec celle de l'Opéra. Du moment que vous jouez un rôle d'homme, soyez homme, morbleu, et réservée en public... Celle de vendredi est une innocente mais une innocente toute prête à tomber — mariée — posée. Et ce désir bouillonne en elle tellement qu'en ses heures d'amour elle crie à son ami : « Une femme, une femme, donne-moi une femme ! » Voilà qui peut être agréable ! »

La rupture pénible et brutale précipita la chute du grand écrivain, de femme en femme et de détresses en désespoirs, vers l'abîme du néant où il disparut dans des clameurs bouleversantes.

LETTRES A MAUPASSANT

*Ab ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter son clou de fer sous sa mamelle
[gauche! ¹*

§ 21 août. — Riposte de Maupassant.

1. Je ne résiste pas au désir de reproduire ici l'opinion *inédite* du grand poète Théo Varlet qui se tua méthodiquement en recourant surtout à l'opium, après avoir connu tous les paradis et tous les enfers terrestres. Ce poète cosmique, mort en pleine lucidité, était de la famille de Baudelaire, d'Edgar Poe, de Thomas de Quincy et de Renée Vivien. En février 1938, il m'écrivait :

« ... Quand on est atteint par certaines maladies, tous les ressorts de l'être sont brisés, les muscles relâchés, toutes les énergies anéanties », constatait Maupassant dans *le Horla* , ce conte angoissant où passent déjà le souffle prémonitoire de l'épouvante de la folie.

« Pour un écrivain comme Maupassant, dont toute la vie et toute la raison de vivre se ramènent à l'art littéraire et à son métier de ciseleur de mots, n'est-ce pas la suprême horreur que de sentir s'enrayer peu à peu en lui les subtils mécanismes de la pensée et de l'expression écrite?

« Déjà depuis quelque temps, il lui fallait se rendre à l'abominable évidence : le mal poussait en lui ses tentacules sournois; vertiges et maux

LETTRES A MAUPASSANT

Il est de plus en plus las, écœuré, découragé. Ses attributions au ministère de la Marine l'absorbent. Il n'a plus l'esprit assez

de tête se multipliaient; il ne pouvait plus du tout travailler.

« Et dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier 1892, il eut une heure d'absolue lucidité, et comprit que la raison lui échappait.

« Ce fut le geste de suprême révolte : le revolver pris dans le tiroir... et, sous la pression réitérée de l'index rageur, les ratés successifs de l'arme! Car le médecin, homme « raisonnable » suivant la sagesse courante, a prévu chez son malade un geste de ce genre, et, par précaution, a conseillé à son entourage d'enlever les cartouches du pistolet.

« Trompé dans son désir de libération, le désespéré empoigne sur la table un stylet coupe-papier, et tente de s'ouvrir la carotide...

« Mais il faut pour cela un tout autre effort de volonté que pour appuyer sur la détente d'un revolver. Le profond et puissant instinct vital a repris le dessus, en lutte dans ses muscles contre la décision rationnelle de mourir; la lame a dévié; et, par une simple estafilade au cou, s'écoule avec un flot de sang le reste du courage stoïque momentanément rassemblé. La blessure est douloureuse. Epuisé par l'effort moral, sentant peut-être que c'est fini, qu'il ne pourra plus jamais recommencer ce geste avorté, qu'il est perdu définitivement, livré à la dégradation lente, Maupassant se met à hurler de désespoir

LETTRES A MAUPASSANT

libre pour faire de bon travail littéraire. La santé de sa mère l'inquiète fort. On se perd en suppositions sur la nature exacte de sa

autant que de douleur; son fidèle valet de chambre François accourt, le contient, le panse, appelle à son aide Raymond, le matelot du *Bel Ami*; et ces deux serviteurs malencontreusement dévoués veillent le reste de la nuit le malheureux écrivain pour l'empêcher de renouveler « sa criminelle tentative sur lui-même ».

« Hélas! il n'en a plus l'envie, ni la force. Le bas instinct de la conservation triomphe. Il est condamné à l'horreur sans nom d'assister à la désagrégation de son talent et de son intelligence, à la mort de son âme et à l'animalisation de sa personne physique...

« Et c'est, ensuite, dans une morne prostration, le retour d'Antibes à Paris, l'entrée à la clinique du docteur Blanche, le 7 janvier 1892, l'internement qui durera jusqu'au 6 juillet 1893, où la mort vint enfin mettre un terme à cette effroyable agonie de dix-huit mois.

« Ce que j'appellerai *le cas Maupassant*, n'est-il pas un exemple frappant de ces tragiques situations où les plus farouches adversaires du suicide eux-mêmes n'oseraient s'obstiner à ne pas admettre une exception à leur règle... une de ces situations qui relèveront un jour de l'euthanasie légalement autorisée, et où, en attendant, il convient d'agir, non pas en coup de désespoir impulsif comme Maupassant, mais de façon rationnelle, philosophique et méthodique, compa-

LETTRES A MAUPASSANT

maladie, de « sa névrose », écrira ultérieurement, avec plus d'exactitude, Flaubert. (On accumulera les hypothèses, sans pou-

tible jusqu'au bout avec l'amour de la vie, en s'inspirant des sages conseils d'Epicure : « Se tuer avec calme, après réflexion, en choisissant le moment opportun... »

Je dois encore à Théo Varlet des détails sur la fin du *Bel-Ami*, le bateau qui donna à Guy de Maupassant en Méditerranée ses dernières joies. Le romancier et poète de *Roc d'Or* et de *Notations* avait été renseigné par M. J. Estour, de Solliès-Pont (Var), secrétaire de l'*Alliance Biocosmique*.

« ...J'ai eu comme ami espérantiste en 1914-1918, déclare M. J. Estour, le fils de celui qui acheta le *Bel-Ami*, à Libourne. Il s'en servit souvent dans sa jeunesse et, quand la fin du bateau arriva, ils démolirent tout, mais gardèrent le gouvernail de ce bateau historique, qui promena le pessimisme de l'écrivain conteur, dont vous rappelez la triste fin. Je conserve les pages de *Sur l'Eau* qui maudissent la guerre et peuvent se comparer à celles de Boucher de Perthes, cet autre *grand méconnu* et admirable savant. »

Et dans une autre lettre, du 28 février 1938, M. Estour précise que le nom de l'ami espérantiste, linguiste, gradué en droit, est Max Dubert. « Il fit des croisières côtières étant jeune homme, sur ce bateau et quand on le démolit, il me ra-

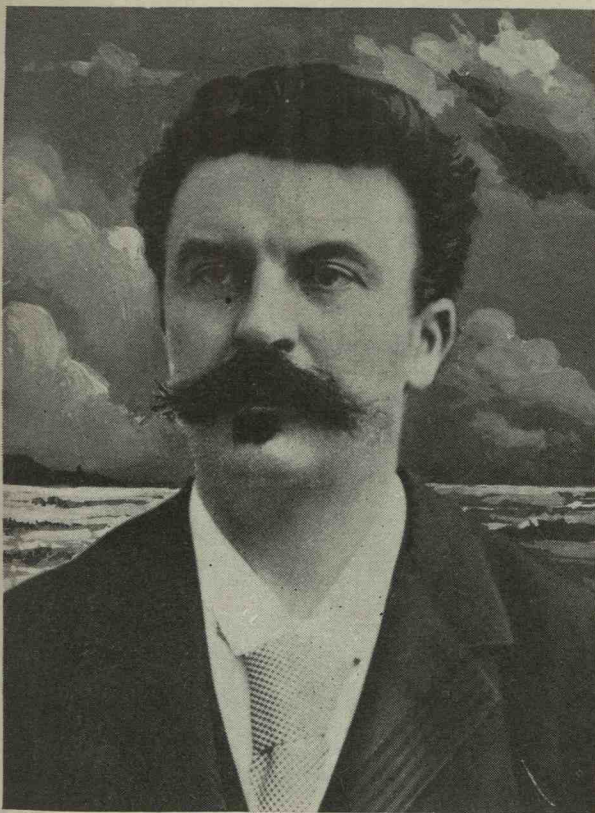
LETTRES A MAUPASSANT

voir conclure, jusqu'en 1927, année où j'eus le douloureux privilège de révéler exactement de quelle maladie souffrit Laure de Maupassant¹.) Guy termine en demandant à Flaubert de lui écrire quelques mots, entre deux phrases de *Bouvard et Pécuchet*.

Vraisemblablement, l'ermite de Croisset expédia séance tenante les consolations désirées. Il devait prier, en même temps, Maupassant de proposer à Lemerre une édition des poésies de Louis Bouilhet. Malheureusement, ni cette lettre, ni la réponse de Guy, ne semblent avoir été retrouvées. Elles auraient été expédiées entre le 21 et le 28 août 1878.

conta qu'on avait conservé, en souvenir de Maupassant, le gouvernail du bateau et la planche portant le nom... J'ignore l'adresse actuelle de Max Dubert, très bon espérantiste, qui tint un journal politique dans le pays, et est je crois avoué dans la localité. Très connu, son nom doit suffire pour avoir des renseignements plus complets sur cet épisode. »

1. Cf. *La fin de Maupassant* (Albin Michel, éd.).



Wm. D. McKeen

LETTRES A MAUPASSANT

§ 28 août 1878. — C'est à cette dernière date que Flaubert écrit à Maupassant ceci :

Faites-moi la lettre d'introduction pour M. Schaeffer. Je la signerai et vous la renverrai car où l'adresser par ce temps de chasse? D'Osmoy peut être dans la Nièvre, au Plessy, à Aptot, etc.?

De plus, je vous préviens que, vu le caractère dudit sieur, ma recommandation ne servira à rien du tout.

Voilà la troisième sommation que j'envoie au citoyen d'Osmoy, pour qu'il ait à vous cracher les 300 francs de sa souscription au monument Bouilhet. Pas de réponse. (C'est un excellent garçon en paroles.) Je vous avouerai que je suis résolu à le poursuivre féroce-ment pour cette dette qui me paraît sacrée.

Vous savez maintenant quels sont nos rapports. Avisez. Je ferai ce que vous

LETTRES A MAUPASSANT

trouverez bien pour votre ami. Mais, encore un coup, ce n'est pas à d'Osmoy qu'il faut songer pour un service effectif (sic).

Je vais écrire à Lemerre de se mettre à l'édition de Bouilhet. Merci de vos démarches.

Il me tarde d'avoir des détails sur les frasques de votre frère et je plains votre pauvre maman et vous aussi des embêtements que ce jeune homme vous cause.

Mon intention est d'être à Paris de demain en huit. Je compte sur vous pour dîner ce soir-là.

La fin de mon chapitre m'a éreinté. Ma cervelle est en bouillie.

A bientôt mon cher Guy.

Je vous embrasse.

G. F.

Le chapitre en question est le cinquième

LETTRES A MAUPASSANT

de *Bouvard et Pécuchet*, celui qui traite de la littérature. Flaubert est fatigué. Il veut se reposer l'esprit et faire diversion en visitant l'Exposition, puis en rendant visite à la princesse Mathilde (Lettre à Mme des Genettes¹). Il quittera Croisset le 2 septembre, mais ne sera dans la capitale que deux ou trois jours plus tard parce qu'il fera un crochet en Caux pour voir sa nièce Juliette² fille d'Achille, son frère le chirurgien. (Lettre à Mme Tennant en date du 1^{er} septembre³.) Il nous est ainsi possible de conclure que la lettre précitée est du 28 août 1878.

Le comte d'Osmoy, de qui Flaubert cite le nom, homme politique, poète et dramaturge, était de ses amis. Il avait collaboré

1. *Correspondance* (Conard), T. IV, p. 340.

2. Elle se maria avec Adolphe Roquigny et mourut en 1927.

3. *Correspondance* (Conard), T. IV, p. 339.

LETTRES A MAUPASSANT

avec lui et avec Louis Bouilhet à la féerie intitulée : *Le Château des Cœurs*¹.

Dans la lettre postérieure au 21 août, qui nous manque, Guy de Maupassant demandait un mot d'introduction en faveur d'un de ses amis ou camarade nommé Schaeffer que nous ne pouvons pas plus identifier que le Laugel dont il fut question plus haut (*Lettre V*). Flaubert ne refuse jamais rien à son disciple. Il signera volontiers une recommandation mais il n'a aucune illusion sur l'effet qu'elle produira.

1. Charles-François-Romain Le Bœuf, comte d'Osmoy, né à Champigny (Eure), le 19 août 1827. Homme politique, fils d'un ancien garde du corps de Charles X. Poète, fit représenter quelques petites pièces au Gymnase, au Palais-Royal et à l'Odéon. Bientôt retiré dans son domaine de Champigny, il y succéda à son père comme conseiller général. Elu député en 1869, il s'engagea dans le corps des Eclaireurs de la Seine en 1870, devint capitaine et fut décoré. Réélu député de l'Eure le 8 février 1871, il devint sénateur en 1876. Avant de connaître Flaubert, il était l'ami de Louis Bouilhet qui présenta les deux hommes l'un à l'autre.

LETTRES A MAUPASSANT

D'Osmoy est négligent, oublieux au point qu'il n'a pas encore versé la souscription qu'il a promise pour le monument de Bouilhet, projeté depuis 1871, c'est-à-dire depuis plus de sept ans¹ !

Maupassant a fait avec succès les démarches nécessaires auprès de l'éditeur Lemerre, normand, en vue d'une édition des œuvres de Bouilhet. Lemerre accepte. Tout est bien.

Guy, dans la lettre détruite ou perdue, reparlait sans doute de l'état de santé de sa mère — sur lequel les *frasques* de son frère Hervé, alors âgé de 22 ans, n'étaient pas sans action : nous le comprenons trop bien depuis que la maladie de cette mère admirable est connue².

1. Le monument de Bouilhet ne fut inauguré, à Rouen, que le 24 août 1882.

2. Cf. *La Fin de Maupassant et Maupassant intime* (Albin Michel, éd.).

XIV

RÉALISANT ses projets, vers la fin de son séjour à Paris (septembre 1878), Flaubert rend visite à la princesse Mathilde à Saint-Gratien. Il comptait rentrer dans la capitale le vendredi 20 septembre et avait averti son disciple et sa nièce Caroline. Or, la princesse Mathilde le retient un jour de plus.

Le jeudi 19, il s'empresse d'informer « son Caro » qu'il reviendra seulement le samedi. Le lendemain 20 septembre, il prévient aussi son « disciple » :

Vendredi.

Mon cher ami,

On me retient un jour de plus à

LETTRES A MAUPASSANT

Saint-Gratien. J'irai demain à Paris où je serai tout l'après-midi (je déjeunerai même chez Bardoux), mais je reviendrai dîner ici — et le soir à minuit je serai chez moi, au faubourg Saint-Honoré.

Donc, mon bon, lâchez le canotage dimanche — et venez me trouver de bonne heure — nous déjeunerons ensemble chez Trapp, puis à 1 heure moins 5 je m'embarquerai pour Croisset.

Il faut que je vous rende compte de ma conférence avec Bardoux.

Tout à vous,

GUSTAVE FLAUBERT.

Dans des travaux antérieurs¹ j'ai dit avec détails pour quelles raisons Maupassant dési-

1. Cf. *Maupassant intime* (Albin Michel, éd.) et *Maupassant, biographie anecdotique* (Vald. Rasmussen, éd.).

LETTRES A MAUPASSANT

rait quitter le ministère de la Marine. Flaubert s'employa donc à le faire passer de la Marine à l'Instruction publique. Il avait, en effet, pour ami Agénor Bardoux, auteur de plusieurs essais signés *A. Brady*, devenu ministre de l'Instruction publique, dans le cabinet Dufaure, depuis décembre de l'année précédente. L'auteur de *Salammbô* a déjà commencé son action. Déjeunant le samedi 21 septembre avec le ministre, il l'entretiendra de son protégé.

Le restaurant Trapp, cité par Flaubert, avait été « découvert » par Guy de Maupassant à l'angle du passage du Havre et de la rue Saint-Lazare. Il y déjeunait volontiers avant de prendre le train de Rouen.

Depuis le 16 avril 1877, cet établissement avait acquis, dans le monde littéraire, une vraie célébrité. C'est à cette date, en effet, que les écrivains du groupe de Médan (Paul Alexis, Henri Céard, Léon Hennique, J.-K. Huysmans et Maupassant aux-

LETTRES A MAUPASSANT

quels Octave Mirbeau se joignit) avaient offert, chez Trapp, à leurs maîtres, Flaubert, Goncourt et Zola, une sorte de banquet dont toute la presse s'occupa longuement.

XV

P^{EU} d'œuvres théâtrales eurent une destinée aussi mouvementée que le *Château des Cœurs*. Le plan de cette « féerie » fameuse fut dressé en 1862. L'œuvre — qui subit par la suite bien des changements — était achevée dès le mois de septembre 1863. En 1878, il y avait, par conséquent, quinze ans que le *Château des Cœurs* roulait à travers le monde théâtral. L'œuvre de Flaubert, Bouilhet et d'Osmoy était mal accueillie par les directeurs. En 1863, Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, refusait franchement de l'entendre. L'année suivante, Hippolyte Hostein, directeur du Châtelet (pourtant hardi puisqu'il avait monté, dès 1873, à la Renaissance, *Thérèse Raquin*, de

LETTRES A MAUPASSANT

Zola, dont la première eut lieu le 11 juillet), retournait le manuscrit aux auteurs dans les quarante-huit heures. Dumaine, directeur de la Gaîté, recevait le manuscrit en 1866, le conservait pendant trois mois et le rendait à son tour. Raphaël Félix, le frère de Rachel, directeur plus audacieux — le même qui avait organisé la tournée de sa sœur à travers le Nouveau-Monde, en 1856, et conclu, trois ans après, un acte d'association avec Alexandre Dumas pour exploiter six de ses drames — Raphaël Félix, successeur de Marc Fournier à la Porte-Saint-Martin, projetait de monter « la féerie » en 1869. Mais, au dernier moment, il se décidait pour *Lucrece Borgia*. Enfin, Jules Noriac, directeur des Variétés, après avoir lu la pièce avec un réel enthousiasme, renonçait à la faire représenter, probablement pour des raisons pécuniaires.

En 1878, Bardoux s'engage, en sa qualité de ministre de l'Instruction publique, à

LETTRES A MAUPASSANT

faire jouer le *Château des Cœurs*. Promesse d'homme politique. Il ne la tient pas. Alors Flaubert porte son manuscrit, le 13 septembre 1878, à Camille Weinschenk, directeur de la Gaîté. Weinschenk se dérobe comme les autres. L'auteur de *Salammbô* reprit son manuscrit et le confia, le 22 septembre, à son « disciple » en le chargeant de le remettre à Francolin, directeur du journal *La Réforme*, le plus tôt possible. Il espérait, comme il avait espéré, en 1869, le voir imprimer par Michel Lévy, que *La Réforme*, gazette à laquelle Emile Zola collaborait régulièrement, publierait la féerie. Il avait écrit à Zola et à Francolin, à la fois, pour savoir quels prix lui seraient faits. Une fois de plus, Gustave Flaubert allait être déçu. Il écrit tout de suite à Maupassant :

Mon cher ami,

S'il en est temps encore ne portez pas la Féerie à la Réforme.

LETTRES A MAUPASSANT

Après m'avoir écrit que mes prix seraient les siens, M. Francolin me déclare ce matin qu'il ne peut me donner que 30 c. par ligne, ce qui remettrait l'œuvre entière à 5 ou 600 fr. C'est pitoyable.

J'avais écrit à Zola pour savoir combien je pouvais demander. J'attends sa réponse. Donc gardez les lettres jusqu'à nouvel ordre et répondez-moi de suite pour que je sache si vous avez reçu le présent avertissement.

Et Bardoux ?

Il faudra m'apporter à Etretat tout ce qui est fait de votre roman.

Nous comptons aller vers le 8 ou 10 octobre.

Tout à vous.

Votre vieux,
G. FLAUBERT.

Mercredi matin.

LETTRES A MAUPASSANT

« Et Bardoux? » Cela veut dire: « Avez-vous des nouvelles relativement à votre passage de la Marine à l'Instruction publique? » Maître et disciple reparleront de cela bientôt, d'ailleurs, ainsi que du roman auquel Maupassant travaille. Ce roman n'est autre que la première version d'*Une Vie*. Cette première version est connue depuis le 15 octobre 1920, date à laquelle M. Barthou lui consacra une étude dans la *Revue des Deux Mondes*¹. On reparlera bientôt de tout

1. A propos de la seconde version d'*Une Vie*, se souvient-on que, par une... pudeur de laquelle on est revenu, la mise en vente de ce chef-d'œuvre, comme celle de beaucoup d'autres, fut d'abord *interdite dans les gares* françaises? Un poète qui signait *Silvius* chantait à ce propos, dans la « Gazette Rimée » de la *Jeune France* du 1^{er} mai 1883, entre autres choses, ceci :

.....
*Cet effronté de Maupassant
Révolte la pudeur des Gares.*

.....
*Le danger pour les voyageurs
Ce n'est pas que le train dévie.
Quel est, demandez-vous, songeurs,*

LETTRES A MAUPASSANT

cela car Mme, M. Commanville et Flaubert sont attendus à Etretat, aux *Verguies*, propriété de Mme de Maupassant, mère de Guy.

*Le danger pour les voyageurs?
C'est qu'il leur monte des rougeurs
Au front en lisant : Une Vie !
Le danger pour les voyageurs
Ce n'est pas que le train dévie.*

*O Guy, pille Octave Feuillet
Où maint bluet déjà grappille,
Pour te faire un style douillet
O Guy, pille Octave Feuillet.*

.....
.....

XVI

FLAUBERT ne croyait pas avoir à écrire à son disciple avant la rencontre à Etretat. Les circonstances en décident autrement. Le passage de la Marine à l'Instruction publique semble devoir se décider. Maupassant reçoit sur l'heure cette lettre :

M. Robertet, qui est je ne sais quoi chez Bardoux (l'en-tête de sa lettre porte Cabinet du ministre), m'écrit ceci :

*« M. le ministre me charge de vous
« demander l'adresse de M. de M. dont
« vous lui avez parlé ces jours-ci. »*

J'envoie votre adresse audit Rober-

LETTRES A MAUPASSANT

*tet. Je vais écrire à Bardoux et à d'Os-
moy.*

*Mais je vous engage à tout faire pour
voir maintenant Bardoux. Ce revire-
ment inattendu me donne bon espoir.*

Tout à vous,

G. FLAUBERT.

*Vous devriez employer la journée de
dimanche prochain à aller voir le susdit.
Tenez-moi au courant.*

*Comme vous êtes voisin de Tourgué-
nef, allez donc chez lui. Marquez mon
étonnement de ce que je n'entends pas
parler de son Excellence. Quel drôle
d'homme !*

L'entretien de Flaubert avec Bardoux, le 21 août, n'avait laissé au maître qu'une vague espérance de voir son disciple passer de la Marine à l'Instruction publique. Il avait

LETTRES A MAUPASSANT

dû, naturellement, être très pressant. Soit par affection pour Flaubert, soit pour une cause d'ordre administratif, Bardoux se ravisait. On a chuchoté qu'en réalité ce revirement fut provoqué par Xavier Charmes, à la condition que Maupassant lui servirait de secrétaire gratuit — et qu'il surchargea de besogne l'auteur d'*Yvette*. Ce sont là des affirmations impossibles à vérifier. Quoiqu'il en soit, Flaubert, ignorant tous ces commérages, estimait qu'il fallait agir sans délai et, pour parachever le succès, s'il en était besoin, obtenir à la fois une audience de Bardoux et une intervention de d'Osmoy qui, comme parlementaire, avait une certaine influence sur le ministre.

En P.-S., Flaubert se montre impatient d'avoir des nouvelles de l'insaisissable Tourguénéf. Ce dernier habitait rue de Douai, non loin de la rue Clauzel où Maupassant gîtait alors dans une maison où « quand on allait le voir, des femmes ouvraient à

LETTRES A MAUPASSANT

tous les étages »¹. Le « disciple » dut apprendre, au domicile de Tourguénef, que ce dernier faisait à cette époque un voyage en Angleterre et en Russie. Il ne revint à Paris qu'au début du mois de novembre².

1. Champsaur, *Le Massacre* (Dentu, 1885), p. 10.

2. *Correspondance* de Tourguénef, p. 114.

XVII

EN 1878, comme en 1942, les questions administratives se réglaient lentement. Un mois passe sans apporter de décision. Rentré à Croisset, Flaubert transmet à son « disciple » cette information, le 2 novembre 1878 : « Caroline m'a écrit de Paris, dimanche dernier, ces lignes que je vous transmets : « M. Bardoux m'a dit qu'il attacherait Guy à sa personne dans un avenir très prochain. Il verra à caser Laporte, puis certainement Zola sera décoré au jour de l'an. » Il conseille à Guy d'aller revoir, au Ministère, Xavier Charmes, chef du Cabinet, et de lui demander conseil sur la conduite à tenir. Une visite personnelle au Ministre ayant été décidée pour fin

150

Je suis bien impatient des nouvelles de
votre depart de votre visite à

Berlino. - Bien embêté de ce que
vous m'avez écrit par votre mail!

Leptin n'est pas resté à Paris
à trouver une maison à louer? Touché
vous renseignez là-dessus.

Qu'avez-vous de l'Allemagne qui trouve
une France "Anglaise" ainsi, je ne parle
ni de France, ni de France provinciale.
- L'enseignement aux Juifs: et l'argent
de l'État, quand on veut élever la République
à l'étranger: - Contre-marché: - et impôts
plus. Je vais commencer un chapitre

Alors l'histoire de nos amis
vite vite de Paris

LETTRES A MAUPASSANT

novembre, Flaubert est avide d'en connaître le résultat. Il écrit :

Jeudi,

Je suis bien impatient de savoir le résultat définitif de votre visite à Bardoux. Bien embêté de ce que vous dites de votre pauvre mère ! Le plus simple ne serait-il pas de lui trouver une maison de santé ? Pouchet vous renseignerait là-dessus.

Que dites-vous de Dalloz qui trouve ma Féerie « dangereuse » ? Ainsi, je ne puis ni me faire jouer, ni me faire imprimer — encouragement aux jeunes !

Charpentier me lâche, quant à mon édition de Saint Julien pour étrennes.

Tout va mal — n'importe, je vais commencer un chapitre.

Je vous embrasse,

Votre vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

Cette lettre figure dans l'édition Fasquelle et dans l'édition Conard, amputée des trois dernières lignes. L'examen de l'autographe nous met en mesure de rectifier une grave erreur de lecture figurant dans les deux éditions. Flaubert n'a pas écrit : « Que dites-vous de Dalloz qui trouve ma *farce* dangereuse ? » — ce qui n'a aucun sens — mais bien : « Que dites-vous de Dalloz qui trouve ma *féerie* dangereuse ? » — ce qui s'explique aisément, car il est question, une fois de plus, du *Château des Cœurs*. N'ayant pu donner cette pièce à *La Réforme* (Cf. XIV), l'auteur d'*Hérodias* avait espéré la faire accepter par la *Revue de France*, dirigée en même temps que le *Moniteur Universel*, quai Voltaire, par Paul Dalloz, l'un des fils de l'auteur du *Répertoire de Jurisprudence*. Paul Dalloz avait, en effet, publié *Un Cœur simple*, dans le *Moniteur*, au mois d'avril 1877. Mais la fatalité s'acharnait sur le *Château des Cœurs* et Paul Dalloz ne voulut pas

recevoir la « féerie ». — Une autre déception était réservée à Flaubert par l'éditeur Charpentier qui avait engagé des pourparlers avec lui, vers octobre 1877, en vue d'une édition de luxe de la *Légende de Saint-Julien l'Hospitalier*. Dans cette édition aurait pris place une reproduction en couleurs du vitrail de la Cathédrale de Rouen ayant inspiré cette légende au grand écrivain. Chose exceptionnelle étant donné l'horreur de Flaubert pour « toute illustration »¹, mais il s'agissait dans son esprit « d'un *document* historique » et non d'une *illustration*, au sens

1. « Toute illustration, en général, m'exaspère; à plus forte raison quand il s'agit de mes œuvres ! » *Correspondance* (Conard), T. IV, p. 355.
« ... Ah! qu'on me le montre le coco qui fera le portrait d'Hannibal et le dessin d'un fauteuil carthaginois! Il me rendra grand service. Ce n'était guère la peine d'employer tant d'art à laisser tout dans le vague, pour qu'un pignouf vienne démolir mon rêve par sa précision inepte. *Je ne me connais plus, et je t'embrasse* : tendrement. *Et hindigné, faoutre!* (Lettre à Ernest Duplan, 10 juin 1862.)

LETTRES A MAUPASSANT

habituel¹. Cette édition devait paraître comme « nouveauté d'étrennes » pour l'année 1878. Puis l'éditeur avait perdu de vue ce projet. Il voulut le reprendre en 1878 — trop tard probablement — puis il y renonça.

Malgré tout, Flaubert garde tout son courage. Il « pioche » *Bouvard et Pécuchet* dont il va commencer à écrire le chapitre VII, qui traite de l'amour.

Les nouvelles de la santé de Laure de Maupassant sont mauvaises. Au début de novembre, Guy avait informé son maître que sa mère était hors d'état de quitter *les Verguies*. Condamnée à vivre dans les ténèbres, la lumière la faisait crier de douleur. On

1. Une grande reproduction, en couleurs éclatantes à souhait, de ce vitrail fut mise dans le commerce aux environs de 1914 par l'éditeur parisien Georges Bertrand. Faite à une grande échelle, elle est *très lisible*, mais il est évident qu'exécutée dans le format d'un livre, même d'étrennes, elle eût été assez confuse. Ce fut peut-être une des raisons qui firent abandonner le projet par l'éditeur.

LETTRES A MAUPASSANT

s'est perdu en suppositions pendant quarante-neuf ans, je l'ai déjà dit, sur la nature mystérieuse du mal dont souffrait l'admirable mère de l'auteur d'*Une Vie*. J'ai pu, à la fin de 1927, à l'aide de documents indiscutables, dans mes livres *Maupassant intime* et *La Fin de Maupassant*, élucider cette question d'ordre strictement médical. Passons.

XVIII

ENFIN, par un arrêté du 18 décembre 1878, Guy de Maupassant est admis comme « employé au ministère de l'Instruction publique et, à ce titre, attaché au Cabinet du Ministre ». Le 17 décembre, il avait expédié à Croisset une lettre éplorée. Le 18, il s'est hâté d'informer Flaubert. Le bon géant de Croisset rayonne. Il traduit son allégresse, poste pour poste :

Jeudi.

Merci pour la bonne nouvelle ! Ça me desserre un peu le cœur. Votre lettre d'hier m'avait (et nous avait) navrés.

Espérons que, maintenant, ça ira

LETTRES A MAUPASSANT

bien. De plus amples détails me feront plaisir.

Vous êtes gentil de vous être occupé de mon bouquin. Jusqu'à présent, je ne l'ai pas reçu. Peut-être l'aurai-je à 4 h. par la seconde distribution. Tout en l'attendant j'ai fini mon chapitre — en voilà trois d'expédiés depuis six mois — encore trois à faire ! donc, j'entrevois la fin.

Il était dit qu'aujourd'hui serait un bon jour. 1° votre lettre et 2° un peu d'argent sur lequel je ne comptais plus. Les choses ne sont jamais ni aussi mauvaises ni aussi bonnes qu'on croit.

Je compte revenir à Paris vers la fin de janvier.

Dites-moi comment vous vous trouverez libre.

Votre vieux,
G. FLAUBERT.

LETTRES A MAUPASSANT

Flaubert est joyeux. Tout lui paraît agréable. Il se réjouit même de l'envoi, simplement annoncé par Maupassant, d'un livre utile à la documentation de son roman. Ces aspects enfantins du caractère de Flaubert sont une de ses séductions les plus irrésistibles.

XIX

LE « disciple », sur la foi de la lettre précédente, espérait voir son maître arriver à Paris fin janvier, mais il apprenait par Zola, le 12 janvier 1879, que Flaubert passerait tout l'hiver à Croisset. Le 13, il écrivait à son « cher Maître », son étonnement et sa déception, mais conservait un léger espoir de le voir quitter un instant Croisset au profit de la capitale. Le 25 janvier, cet espoir est anéanti : en glissant sur le verglas, Flaubert s'est donné « une très forte entorse avec fêlure du péroné »¹ qui le condamne à une immobilité presque complète. *Le Figaro* annonce

1. *Correspondance* (Conard), T. V, p. 493.

LETTRES A MAUPASSANT

l'accident à propos duquel Maupassant envoie à Croisset une lettre très affectueuse, le 28 janvier. Le 5 février, il écrit derechef à son maître pour lui demander un mot d'introduction auprès de Théodore de Banville. Flaubert répond immédiatement suivant sa coutume lorsqu'il s'agit de rendre service à son disciple :

Jeudi soir.

Ce que vous me dites de votre pauvre maman me désole et je vous plains bien, mon cher ami — décidément le diable, en ce monde, a le dessus.

J'ai un tas de choses à vous dire, quel embêtement que de ne pas se voir! Mais quand nous verrons-nous?

Voici le mot pour Banville. Vous serez bien reçu, c'est un très galant homme, tâchez d'avoir le plus de feuilletonnistes possible. Il faut que Zola et

LETTRES A MAUPASSANT

Alphonse Daudet viennent à votre première ! Connaissez-vous Lapommeraye ? Je pourrai vous recommander, prévenez-moi à temps.

Laporte m'a quitté hier et reviendra lundi.

Je vous embrasse.

Votre vieux,
G. FLAUBERT.

Maupassant s'occupe de la représentation de son *Histoire du Vieux temps* qui doit passer « dix jours plus tard » chez Ballande. Elle fut jouée exactement le 19 février 1879 sur la scène du Troisième-Théâtre-Français. Guy fait le tour de la critique. Le mot de Flaubert l'introduira chez Banville qui écrit dans *le National*. Zola est très lu au *Voltaire*. Daudet « fait les *Théâtres* » à *l'Officiel*. Le feuilleton de Lapommeraye paraît dans le journal *La France*.

Le « bon Laporte » qui soignait Flaubert

LETTRES A MAUPASSANT

avec un très grand dévouement, Laporte que le grand « Flau » surnommait sa « sœur de charité » ou, plus brièvement, « la Sœur », était parfois obligé de voyager pour ses affaires. C'est d'un de ces déplacements, généralement courts, dont parle ici l'auteur de *Bouvard et Pécuchet*.

XX

TRÈS pris, Maupassant, n'a pas répondu à son maître qui commence à avoir les soucis financiers dont il ne se délivrera jamais complètement. Inquiet, nerveux, toujours immobilisé, la jambe dans une gouttière, il écrit de nouveau à son disciple :

Comment ? Ernest Daudet m'écrit — incidemment — qu'il a toujours chez lui le manuscrit de la Féerie ! Je croyais que vous l'aviez repris depuis longtemps.
R. S. V. P.

Vous n'imaginez pas comme j'ai envie ou plutôt besoin de vous voir. Et ce

LETTRES A MAUPASSANT

n'est pas uniquement pour deviser, ce qui me serait une grande douceur, mais pour vous parler de mes intérêts matériels.

Est-ce que la semaine prochaine — celle des jours gras — vous n'aurez pas une journée de congé ?

Ne comptez pas me voir à Paris avant deux mois au plus tôt.

Je vous embrasse.

Votre vieux fort embêté,

G. FLAUBERT.

Dimanche.

En 1879, le Mardi-Gras tombait le 25 février. La date du 16 février 1879 est donc indiscutable.

Le sempiternel *Château des Cœurs*, rendu par Paul Dalloz, a été confié à Ernest Dau-det, ancien directeur du *Journal Officiel* et,

LETTRES A MAUPASSANT

comme tel, ayant une réelle autorité dans le monde des gazettes. Il espérait caser enfin, « la Féerie ». Espoir vain. Mieux vaut donc lui redemander le manuscrit.

XXI

MAUPASSANT, ému par le ton pressant de Flaubert, a répondu dès le 18 février, veille de la première d'*Histoire du Vieux temps*. Guy a vu tous les critiques. Il a été bien accueilli partout. L'attitude ambiguë d'Alphonse Daudet, seule, l'inquiète un peu. Si l'état de ses finances le lui permet, il se rendra à Croisset à la fin du mois. Il a, lui aussi, « grande envie et grand besoin » de converser avec Flaubert. « ... Je désire vous parler de vous, écrit-il, et vous donner sur l'histoire de Gambetta une appréciation que je crois plus juste que les autres. »

A cette lecture, l'impatience de l'ermite

LETTRES A MAUPASSANT

de Croisset augmente encore. Il a reçu la lettre de Guy le 19 février, il répond sur-le-champ :

Mercredi,

Ne vous inquiétez pas de la Féerie. Peu importe qu'elle soit chez vous, ou chez E. Daudet.

Ne vous dérangez pas pour venir à Croisset, mais contez-moi le plus vite et le plus longuement possible ce que vous savez de l'histoire Gambetta.

Si je désirais vous tenir ici, un soir, c'était justement pour en causer. Il me faudrait des éclaircissements pour savoir la conduite que je dois tenir.

Vous seriez bien, bien gentil d'aller faire une visite à cet excellent M. Baudry — lequel, inter nos, bien entendu, s'est conduit avec moi comme un jean-foutre. — Vous ferez le « simple » et ne devez connaître tout cela que par

LETTRES A MAUPASSANT

l'article du Figaro. Tâchez de savoir ce que le bonhomme a dans le ventre: il a voulu me mettre dedans. C'est comique.

N. B. — *Ne pas oublier que je ne peux encore écrire. C'est Laporte qui me sert de secrétaire. Faites-moi même plus malade que je ne suis.*

Je vais joliment penser à vous, ce soir, mon cher ami. Que ne suis-je là, nom de Dieu! Comme j'enrage de donner mon fauteuil à un autre. Bonne chance!

Je vous embrasse.

Votre vieux,
GVE.

Donc j'attends : 1° Un mot sur votre pièce pour savoir si elle a réussi; 2° votre « appréciation » et 3° les résultats de votre visite à B. Tout cela presse.

En ce qui concerne « l'affaire de la Mazarine », cette lettre est un document de

LETTRES A MAUPASSANT

première importance. Nous savons que, dès l'été de 1875, les ressources de Flaubert étaient très modiques. Le bon géant n'avait pas hésité à sacrifier toute sa fortune, à peu près, et du même coup, qui plus est, sa tranquillité morale, au profit de son neveu par alliance, M. Commanville, dont le commerce de bois et de charpente allait mal.

Au commencement de 1879, l'administrateur de la Bibliothèque Mazarine était l'académicien Silvestre de Sacy, curieuse figure littéraire, à qui certaines mauvaises langues attribuaient autrefois, en lui reconnaissant d'ailleurs beaucoup de charme, quelques paternités extra-légales. Jamais, peut-être, la médisance de cet acabit n'a autant sévi qu'en ce temps-là. Né en 1801, Silvestre de Sacy se trouvait, en janvier 1879, dans un état de santé tel qu'il n'était pas déraisonnable d'hypothéquer sa place. Aussi la princesse Mathilde, Mme Adam, l'éditeur Charpentier, Taine, Zola, Tourguénef, plusieurs autres,

LETTRES A MAUPASSANT

résolurent-ils de demander que cette place fût attribuée à Flaubert. Bardoux, encore Ministre de l'Instruction publique, était, bien entendu, tout acquis à « Gustave » ! Or, dans la politique et dans l'administration, rien ne se faisait sans l'approbation de Gambetta qui, ayant décliné la présidence de la République, se fit nommer président de la Chambre le 31 janvier et connut alors le maximum de sa puissance. Malheureusement pour Flaubert, ses amis importunèrent maladroitement Gambetta qui finit par refuser catégoriquement d'approuver la nomination sollicitée. Silvestre de Sacy mourut le 14 février 1879. Le 17, l'administrateur-adjoint de la Mazarine, Frédéric Baudry (« l'excellent M. Baudry » disait toujours Flaubert), était officiellement promu administrateur. C'est sur ces faits, encore mal connus de lui, que le solitaire de Croisset voulait avoir des éclaircissements afin de pouvoir adopter une attitude à bon escient.

LETTRES A MAUPASSANT

Sied-il de remercier Gambetta ? Et surtout quelle ligne de conduite arrêter à l'égard de Baudry, son ami mais son concurrent, dont la rouerie lui fait écrire : « A Normand, Normand et demi ! »¹. D'où les conseils qu'il donne minutieusement à Maupassant pour se livrer aux investigations dont il le charge.

Le pauvre grand homme se dévore. Une nuit il écrit à sanièce à une heure du matin : « Depuis deux jours, je prépare mon chapitre, mais je ne suis pas près de l'écrire... La tristesse me ronge, voilà le vrai. Fortin ne veut pas me donner d'opium, prétendant que ça me congestionnerait trop. Cependant, je voudrais bien dormir, car, dimanche, j'ai fait une promenade (mauvaise hygiène pour ma cervelle) et, ce matin, j'ai pris un bain. Vais-je être calme dans mon lit ? Problème². »

1. *Correspondance* (Conard), T. V, p. 503.

2. *Lettres à sa nièce Caroline* (Fasquelle, p. 448).

LETTRES A MAUPASSANT

Ses intérêts personnels ne lui font pas oublier que c'est le jour même, 19 février, que la première d'*Histoire du Vieux temps* a lieu.

Emotions, lassitude : « le disciple » garde le silence pendant une semaine. Le 26 février, il écrit longuement à Croisset, mais, seule, la seconde partie de cette lettre a été publiée. *Histoire du Vieux temps* « a bien réussi ». Nous ignorons ce que Guy pense du rôle de Gambetta dans l'affaire de la Mazarine. Il devait le dire dans la première partie restée (pourquoi ?) secrète.

XXII

FLAUBERT que toutes les petitessees révol-
tent, ne pense plus à la Mazarine,
mais ses amis travaillent toujours pour
lui. Ils savent qu'il y a urgence. Comman-
ville possédait encore une scierie. Le grand
écrivain comptait sur la vente de cette scie-
rie pour recouvrer une somme lui permet-
tant d'attendre en paix l'achèvement de
Bouvard et Pécuchet, maintenant assez
avancé. Le 10 mars, la vente a lieu : un
désastre. Désespéré, Flaubert écrit : « Nous
voilà au fond de l'abîme. Il s'agit d'en sortir
maintenant, c'est-à-dire de pouvoir subsis-
ter. » Voilà pourquoi, malgré son *dégoût*

LETTRES A MAUPASSANT

(il écrit le mot dans une lettre au bon Laporte) et bien qu'il se déclare « humilié jusqu'à la moelle des os », il acceptera (provisoirement) ce qu'il considère comme une aumône gouvernementale.

Le ministère Waddington a succédé au ministère Dufaure le 4 février. Jules Ferry remplace Bardoux. Il a pour chef de cabinet Alfred Rambaud, déjà connu par ses études historiques sur la Russie, mais Xavier Charmes reste au ministère en qualité de chef de division. Tout acquis, naturellement, à la cause de Flaubert. Les amis de ce dernier redoublent d'efforts, Mme Charpentier surtout. L'écrivain ne doute pas du résultat mais il notifie à sa nièce qu'il espère que la presse (en particulier le *Figaro*) se taira — ce qui n'eut pas lieu lors de la succession Silvestre de Sacy — et il réclame « là-dessus, le secret le plus absolu ». Le 12 mars, il écrit dans ce sens à son disciple :

LETTRES A MAUPASSANT

Mercredi, 4 heures.

Eh bien, si M. Rambaud, par suite des insistances de Mme Charpentier, est contraint de lui dire ce qui en est, dès que la chose sera faite, allez, vous, chez Mme Charpentier et suppliez-la, en mon nom, de me garder le secret absolu. Je vois à sa divulgation les plus graves inconvénients, outre que j'en serais humilié.

J'ai trouvé une combinaison qui me permettra de restituer plus tard la rente du ministère, si toutefois je ne m'en démetts pas d'ici à deux ou trois mois. C'est un secours temporaire que j'accepte, un prêt que l'on me fait. Voilà comme je considère la chose.

(Ce qui me force à m'y soumettre, c'est qu'avant-hier, lundi, Comm. a vendu sa scierie d'une façon déplorable!!!

LETTRES A MAUPASSANT

Mais si le Figaro s'en mêle, ou que les amis m'en félicitent, je serai désespéré, car enfin ce n'est pas drôle de vivre sur l'assistance publique !

Puisque Mme Charmes me veut du bien, communiquez-lui ce que je pense — si toutefois vous le jugez commode. Je vous embrasse, mon cher ami.

Votre vieux,
G. FLAUBERT.

Le silence fut observé. En juin, Flaubert fut officieusement avisé qu'il était nommé conservateur hors-cadre à la Bibliothèque Mazarine, à dater du 1^{er} juillet, ses appointements étant fixés à trois mille francs.

XXIII

ENCHANTÉ par le succès d'*Histoire du Vieux temps*, Flaubert s'était fait fort, en février 1879, auprès de Mauissant, d'obtenir que cette pièce fût représentée chez la princesse Mathilde avec le concours de Mme Pasca.

Il tient son disciple au courant :

Vendredi.

Mon cher ami,

Quant à ce qui me regarde personnellement, je suivrai vos instructions de point en point. Je remercierai du mieux qu'il me sera possible, puis nous verrons.

Pas plus tard qu'hier, j'ai reçu une

LETTRES A MAUPASSANT

lettre de la princesse, me disant que dès que je serai revenu, on jouera chez elle votre Histoire du Vieux temps. Ce jour-là, bien entendu, je vous présenterai. Vous pouvez bien envoyer votre brochure avec ces mots : « A S.A.I. Mme la princesse Mathilde » ; c'est la formule. Le reste comme vous l'entendrez.

J'ai écrit à Huysmans une lettre de brave homme à laquelle il n'a pas répondu.

C'est-à-dire que, tout en lui faisant des éloges, je lui disais franchement mon opinion. Si j'en avais reçu une pareille, j'en aurais remercié l'auteur. Pas un mot. Que dois-je penser ?

Est-il vexé ? Tant pis pour lui ! J'ai agi honnêtement et esthétiquement¹.

1. La bienveillance de Flaubert à l'égard des jeunes fut inépuisable. (Cf. parmi d'autres, les lettres citées dans le présent ouvrage : V, XIII — 28 août 1878 — la lettre à Edouard Gachot da-

LETTRES A MAUPASSANT

Je m'étonne aussi de n'avoir point encore le nouveau roman d'Hennique: Couronneau ?

Fortin m'affirme que je pourrai aller à Paris au commencement du mois. Donc, mon pauvre chéri, nous nous verrons dans cinq ou dix semaines au plus tard. Je continue à faire de la métaphysique. Mon chapitre VIII est préparé. J'en vois maintenant l'ensemble et je me mettrai à l'écrire dans huit ou dix jours, quand Caroline — que j'attends demain — sera partie.

C'est à ce moment-là, je pense, vers le milieu de l'autre semaine, que j'aurai la visite de Charpentier et de Zola.

J'oublie toujours de vous prier d'aller chez Ernest Daudet chercher le manuscrit de la Féerie. J'ai des raisons pour ne

tée de Croisset — 23 septembre 1879 — l'admirable page publiée en fac-similé par l'Autographe, dans son numéro du 1^{er} mars 1864, page 58, etc.)

LETTRES A MAUPASSANT

pas le laisser traîner chez les étrangers.

Laporte, qui maintenant me classe des notes, me charge de vous dire qu' « il pleure sur son épuisement prématuré ».

Je vous embrasse.

quand vous aurez le temps,

GUSTAVE FLAUBERT.

L'indication « vendredi 28 » permet immédiatement de dater cette lettre du 28 mars 1879. Flaubert achève à peine de se guérir de son entorse ; d'où le pronostic de son médecin, l'officier de santé Fortin.

Le « bon Laporte », « la Sœur », de qui les affaires ont aussi périclité en 1877, est inactif et, n'ayant que quarante-deux ans, il se désole, ce qui permet à « Flau » la plaisante image ci-dessus. Laporte attend, d'ailleurs, un poste d'inspecteur du travail ; il

LETTRES A MAUPASSANT

l'obtiendra le 9 juin et sera désigné pour Nevers.

Les Sœurs Vatard de J.-K. Huysmans, ami de Maupassant, ne l'enthousiasment pas. L'attitude du jeune « naturaliste » est aussi étrange que celle de son camarade Léon Hennique qui a omis d'expédier à Croisset son nouveau Livre, *Elisabeth Couronneau*, récemment lancé par Dentu.

À la très belle de très exquise
Jeanne de Tourbey
le plus soupirant
de son adorateur
Eugène

MADAME BOVARY

DÉDICACE DE MADAME BOVARY A JEANNE DE TOURBEY,
COMTESSE DE LOYNES. (PARIS, 1858.)

L'exemplaire, offert par Flaubert lui-même et relié sur ses indications, porte le chiffre J.T. en gothiques dorées sur le premier plat. Il comprend deux volumes in-12, demi-chagrin brun et ornés de filets à froid et fleurons dorés. Plat de toile chagrinée brune encadrée de filets à froid. Tranches jaspées.

Jeanne de Tourbey naquit à Paris en 1837. Très belle et spirituelle, son salon, — (d'abord situé rue de Vendôme — où elle reçut les amis du prince Napoléon, frère de la princesse Mathilde — puis rue de l'Arcade — où elle réunit les plus grands noms de la littérature : Sainte-Beuve, Taine, P. de Saint-Victor, Théophile Gautier, Prévost-Paradol, Renan, etc.) — fut, à l'origine, l'asile de l'esprit et de la critique très libre avec une nuance d'opposition. Le salon de Mme de Loynes devint plus tard conformiste et académique avec Maurice Barrès, Jules Lemaitre etc...

XXIV

LA représentation d'*Histoire du Vieux temps* chez la princesse Mathilde s'annoncerait fort bien si la principale interprète, Mme Pasca, qui, à la suite d'une rupture amoureuse, « a failli mourir de chagrin », ne se déclarait hors d'état de jouer. L'artiste passe les semaines de Pâques chez Mme Lapierre, femme du directeur du *Nouvelliste de Rouen*, sans parvenir à se consoler. Flaubert a insisté sans succès. Il fulmine :

Vendredi, 4 heures.

Mon cher ami,

On dit à la princesse « Madame »,

LETTRES A MAUPASSANT

ou « *Votre Altesse* ». *Votre Altesse* est cérémonieux, se dit la première fois, puis, de temps en temps, on en émaille le discours pour lui rappeler incidemment qu'on n'oublie pas sa qualité. « *Madame la princesse* » est bourgeois et de mauvais goût. Quand on lui écrit on met : « S. A. I. la princesse Mathilde. »

Voici ce qu'il faut faire. On envoie un mot de remerciement illico en lui disant que vous vous empressez de vous conformer à ses ordres et que vous lui demandez l'honneur de vous présenter chez elle. Puis, envoi à Popelin, 7, rue de Tébéran, qui vous pilotera dans la maison, ou bien allez le voir dimanche, il vous invitera probablement pour le soir ou pour mercredi.

Quant à la Pasca, il faut qu'elle joue votre pièce chez la princesse. J'écris à Mme Brainne pour qu'elle l'y contraigne

LETTRES A MAUPASSANT

autant que possible, moi, elle (Pasca) m'a envoyé promener. Quelle grue ! Et allez vous-même chez ladite. Je trouve cette représentation utile pour vous et pour elle.

Je tremble comme un voleur parce que j'ai des plumes atroces, et que je viens de soigner mon pauvre Julio qui est en voie de crever.

Hier je ne suis parti que par le train du soir, ayant passé tout mon après-midi près de mon frère. Il est, j'en ai peur, bien malade. Quant à ce qui me concerne, ça n'a pas fait un pli.

Ce matin reçu lettre de Paul Baudry pour me dire qu'About était le mandataire de Ferry. Je vais remercier About.

Je serai à Paris lundi prochain en quinze, positivement, et j'y resterai deux ou trois semaines.

Si la charmante Aline s'entête à ne pas vouloir jouer votre Vieux temps

LETTRES A MAUPASSANT

*prenez une autre femme — mais qui ?
— car personne comme elle n'est apte
à ce rôle, et donnez-moi des nouvelles.
Votre vieux qui vous embrasse.*

GUSTAVE FLAUBERT.

Flaubert avait l'intention de se rendre à Paris vers le milieu de mai ; il l'avait écrit à son disciple¹ et il y passa, en effet, vers le 14 mai, comme le montrent deux lettres adressées l'une à Léon Cladel, l'autre à Georges Charpentier². On peut donc dater la lettre qui nous occupe du 15 avril.

L'auteur d'*Un Cœur simple*, qui tient beaucoup à la représentation projetée chez la princesse Mathilde, fait exercer sur Mme Pasca une pression par ses amies, Mmes Brainne et Lapierre, les deux sœurs (la seconde avait épousé le publiciste rouennais Charles Brainne). Filles d'un imprimeur de

1. *Correspondance* (Conard), T. IV, p. 364.

2. Id. T. IV, pp. 368 et 369.

LETTRES A MAUPASSANT

Rouen nommé Rivoire, Flaubert les connaissait depuis fort longtemps. Il les appelait « les anges » à cause de leur célèbre beauté. (Plus tard c'est à Mme Brainne que Maupassant dédiera *Une Vie*). Une amitié ancienne les unissait à Mme Pasca.

Si cette dernière persiste dans son refus, on songera à une autre artiste, mais Guy devra aller lui-même solliciter son concours une dernière fois.

La lettre de Flaubert se termine par quelques nouvelles. Il a dû se rendre auprès de son frère Achille, le chirurgien, qui est gravement malade. Le peintre Paul Baudry a écrit à Croisset pour annoncer que « la pension littéraire » sera accordée. Le ministre Jules Ferry l'a dit à Edmond About, dont Paul Baudry est le mandataire en l'occurrence. Enfin le lévrier Julio, une superbe bête gris fer offerte à Flaubert par « le bon Laporte », en 1872, va mourir. Gros chagrin pour le solitaire de Croisset qui, dans ses

LETTRES A MAUPASSANT

lettres à sa nièce Caroline parle si souvent de Julio qu'on pourrait écrire une biographie de ce fidèle compagnon du grand écrivain.

XXV

LE lendemain, 26 avril 1879, Flaubert songe à la représentation chez la princesse Mathilde et ses idées relatives au remplacement éventuel de Mme Pasca, se précisent. Il avise aussitôt son disciple :

Si Mme Pasca s'entête dans le mutisme de son désespoir (le quatrième en date, au dire de Mme Brainne, ce qui doit nous rassurer) je ne vois guère que Favart ou Plessy. Communiquez cette idée à la princesse ou à Popelin et dites qu'elle vient de moi. Il importe que cette fête littéraire ne tombe pas dans l'eau.

LETTRES A MAUPASSANT

J'ai écrit hier à Mme Brainne pour qu'elle exhorte son amie.

Je vous embrasse,

Votre vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

et tenez-moi au courant de tout.

Je vous recommande mon jeune homme (id est Tourguénef). Figurez-vous que vous êtes un docteur chargé par la famille de faire perdre à un jeune homme de mauvaises habitudes.

Qu'on se rassure à l'égard de Tourguénef. Ce P.-S. n'est qu'une *hénaurme* facétie de Flaubert. Antérieurement, nous en avons mentionné une autre du même genre concernant le bon Laporte ». (Cf. XXIII.) Les « mauvaises habitudes » du grand Russe consistaient à manquer de parole, à reculer indéfiniment des visites promises, à se trouver à Londres ou à Moscou quand on le croyait

LETTRES A MAUPASSANT

à Paris, à villégiaturer à Bougival et ailleurs quand on allait le voir rue de Douai. Flaubert disait en éprouver du *vertige et n'y comprendre goutte*. D'où ce rappel à l'ordre du « Moscove » par l'entremise de Maupassant, son voisin.

XXVI

LE « disciple », ayant renseigné son maître sur Tourguénef, lui faisait connaître qu'il ne fallait décidément pas compter sur le concours de Mme Pasca, Flaubert répond :

Très bien ! mon cher ami, je serai à Paris, au plus tard mercredi soir (peut-être dimanche soir ?) et il me sera plus commode de remercier les grands dans une visite que par une lettre.

Sacrée Pasca ! Quelle dinde !

*Je lis le nouveau volume de Cladel.
Dux est ineffable.*

LETTRES A MAUPASSANT

Je vous embrasse,

Votre vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

Mercredi matin.

Nous avons vu (Cf. XXIV) que Flaubert devait venir à Paris vers le milieu de mai. Le billet que nous venons de lire a donc été écrit fort probablement, le 7 mai. L'écrivain arrivera dans la capitale le dimanche 11 mai ou, au plus tard, le mercredi soir 14 mai. Il remerciera de vive voix les personnes auxquelles il doit sa nomination de conservateur hors-cadres qui est maintenant certaine.

Duæ est une nouvelle dédiée par Léon Cladel à Paul Arène et à Alphonse Daudet. Elle compose, avec deux autres récits, le recueil intitulé par l'auteur de *Kerkadec* : *Bonshommes*.

XXVII

ICI, une lacune de six mois. Le 21 octobre 1879, Flaubert mande à son disciple :

Mardi, 21 octobre.

C'est convenu. De samedi prochain en quinze, je verrai votre chère binette. J'en ai à vous dégoïser !

Oui, j'ai eu un petit renfoncement, car je croyais que c'était du nouveau, du surplus ! Espérons qu'il viendra !

Ne me parlez pas du réalisme, du naturalisme, ou tel expérimental ! J'en suis gorgé. Quelles vides inepties !

Je viens de finir les Rois en exil. Qu'en

LETTRES A MAUPASSANT

*pensez-vous? Quant à moi, hum, hum!
Pouvez-vous me donner des nouvelles
de Tourguénef?*

*Si vous n'avez rien de mieux à faire,
en passant par le passage Choiseul, en-
trez chez Lemerre et dites-lui que je
m'étonne : 1° de ne pas voir paraître
Salammbô; 2° de ne pas recevoir de ré-
ponse à ma dernière lettre qui concer-
nait Mælenis.*

Je vous embrasse,

Votre vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

Les éditions Fasquelle et Conard don-
nent cette lettre, à l'exception de la for-
mule de politesse *et du deuxième alinéa* qui
reste un peu mystérieux. S'agit-il d'une
notification relative à son titre de conser-
vateur hors-cadres ou d'un nouvel acompte
que Flaubert attendait de l'éditeur Char-
pentier, sur les nouveaux tirages de l'*Edu-*

LETTRES A MAUPASSANT

cation sentimentale et de *Salammbô* dont il est question dans une lettre à Georges Charpentier datée *Mardi* 1879¹ ? Impossible de rien affirmer. Quant à l'insaisissable Tourguénef, Flaubert espère qu'il est de retour du voyage en Russie qu'il a commencé en septembre².

L'éditeur Lemerre tarde à lancer la nouvelle édition de *Salammbô* et semble négliger celle de l'œuvre de Bouilhet décidée à la fin du mois d'août 1878 (Cf. XIII).

1. *Correspondance* (Conard), T. IV, pp. 379. 380.

2. *Correspondance de Tourguénef*, p. 125.

XXVIII

LA lettre précédente nous a appris que Maupassant devait se rendre à Croisset le samedi 8 novembre, Flaubert, « qui en a à lui dégoiser », attend ce jour-là avec impatience. Pour plus de sûreté et craignant une déception de plus, lui qui en connut tant ces derniers mois, il rappelle à Guy sa promesse, dès le 5 novembre :

Mercredi soir.

Mon cher,

Je compte sur vous samedi prochain, suivant votre promesse.

Si vous pouvez me faire les deux commissions suivantes, vous m'obligerez :

LETTRES A MAUPASSANT

1° Aller chez Lemerre et lui dire que je m'étonne grandement de ne pas avoir de réponse à ma dernière lettre. Ledit sieur me doit de l'argent que je ne vois pas venir et lambine pour l'édition des poésies de Bouilhet d'une façon exaspérante ;

2° Se présenter chez le jeune Charpentier et articuler la même antienne. Id est : exprimer de ma part le plus vif étonnement de ce que je n'entends parler ni de l'Education ni de la Féerie. Bref, vous lui demanderez s'il n'a rien à vous donner pour moi.

Ces bougres-là sont à gifler avec leur sans-gêne !

A samedi, je vous embrasse,

Votre vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

Quelle bavette ! Travaillerons !

LETTRES A MAUPASSANT

Répétition, confirmation, développement de la lettre précédente. Les éditeurs ne bougent pas. Pourtant, le 28 octobre, Charpentier a reçu une lettre de Flaubert lui disant notamment : « ... Vous avez fait au milieu de septembre un nouveau tirage de *Salammbô* et *l'Education sentimentale* va reparaitre. Vous seriez bien aimable de m'allonger maintenant le montant de ces deux éditions... Le jeune Guy doit venir me voir le 8 du mois prochain. Il irait prendre l'argent chez vous. Faut-il le prévenir ? Réponse là-dessus, *je vous prie* et sur le reste¹. » « Le reste » c'était entre autres choses : « Quand paraît le *Château des Cœurs* ? » Il avait été convenu en septembre, en effet, que l'aventureuse « féerie » paraîtrait dans la nouvelle revue hebdomadaire illustrée *La Vie Moderne* que Charpentier publiait sous la direction d'Emile Ber-

1. *Correspondance* (Conard), T. IV, p. 380.

LETTRES A MAUPASSANT

gerat¹. Hélas ! ce n'est qu'au début de l'année 1880 que le *Château des Cœurs* cessera d'être inédit et dans des conditions telles que l'ermite de Croisset sera plus d'une fois exaspéré — à juste titre.

1. *Correspondance* (Conard), T. V, p. 530.

XXIX

1880 ! Maupassant, qui fait des vers depuis quinze ans, n'a publié que quelques poésies dans les journaux et les revues. Ayant le désir de réunir les meilleures en volume, il a consulté Flaubert qui a perdu cela de vue pendant quelque temps. Il y pense de nouveau le 2 janvier en envoyant ses vœux au « disciple » qu'il interroge : « Ah ! ça, vous allez donc publier *un volume* ? Un volume de vers, bien entendu ? »... La réponse de Guy, faite le 4 janvier, égarée ou gardée secrète, reste inédite. Nous pouvons pourtant avancer qu'elle confirmait son intention de publier, ce qui lui donnait l'occasion d'épiloguer

LETTRES A MAUPASSANT

sur la situation financière de Georges Charpentier. A quoi le maître répond le 7 janvier :

Mardi soir.

Mon chéri,

A peine vous avais-je adressé ma question que je me suis rappelé l'histoire. Mille excuses ! Quel sera le titre du volume ? Il me paraît difficile à trouver.

Ce que vous me dites de Charpentier m'embête beaucoup. Il me doit un peu d'argent, et il va m'en devoir.

N. B. — Autre chose : je vous préviens entre nous que Mme Commanville me paraît blessée de ne pas vous voir. Allez chez elle, afin que je n'aie point de désagrément à votre endroit et ne soyez pas gonflé par votre nouvelle dignité. Ah ! il y a des gens qui perdent la boule pour moins que ça !

J'espère dans une huitaine avoir fini

LETTRES A MAUPASSANT

*mon sacré tonnerre de chien de merde
de chapitre. Quel soulagement!*

Je vous embrasse,

Votre vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

Le titre du recueil de Maupassant fut trouvé sans difficulté. Le « disciple » choisit ces simples mots : *Des Vers*. Le livre parut en mai 1880.

Les informations transmises par Guy inquiètent le maître à qui Charpentier a versé, avec difficulté, 700 francs, au début de décembre, pour le nouveau tirage de *Salammbô*, mais il lui reste dû à peu près autant pour *l'Education sentimentale* et sa créance grossira encore puisque le *Château des Cœurs* paraîtra dans *La Vie Moderne*. Nonobstant, Flaubert travaille avec ardeur à *Bouvard et Pécuchet* dont il va achever l'avant-dernier chapitre (le neuvième) qui traite des religions.

LETTRES A MAUPASSANT

Si Maupassant ne voit pas plus fréquemment Mme Commanville, c'est parce que son travail administratif le retient trop tard le soir au ministère et non, comme feint ironiquement de le croire Flaubert, parce qu'il a été nommé officier d'académie à la date du 31 décembre 1879. On sait avec quelle dignité et quelle netteté Guy de Maupassant refusa la Légion d'honneur que le ministre Spuller voulait lui décerner.

XXX

L'Événement du 13 février 1880¹ apprend à Flaubert que « M. Guy de Maupassant va être poursuivi pour des vers obscènes ». La nouvelle est exacte : « l'affaire d'Etampes », sur laquelle tant d'erreurs ont été faites, même par un biographe aussi sérieux qu'Edouard Maynial, était alors à l'instruction depuis un mois. De quoi s'agissait-il ?

En mars 1876, le « disciple » avait publié, dans la *République des Lettres*, son vigoureux poème : *Au bord de l'Eau*, qui fut très remarqué et ne choqua personne.

1. *La Chine à Etampes*, article d'Aurélien Scholl, obtenu par Harry Alis.

LETTRES A MAUPASSANT

En décembre 1878, l'écrivain Harry Alis (de son vrai nom Jules-Hippolyte Percher) fondait, avec son ami l'imprimeur étampoïis Auguste Allien (qui imprimait déjà, rue du Pont-Quesnaux, l'*Abeille d'Etampes*, journal politique), la *Revue Moderne et Naturaliste*. Ardent et doué, Harry Alis aurait connu la célébrité s'il n'était mort prématurément. Il publia, outre un grand nombre d'articles littéraires, politiques et coloniaux, plusieurs livres de valeur : *Hara-Kiri*, *Reine-Soleil*, *Miettes*, *Petite Ville*, *Pas-de-Chance*, etc., appartint à la rédaction du *Journal des Débats* et fut le secrétaire général du *Comité de l'Afrique Française*. Sa carrière se termina par un duel (avec l'écrivain colonial Le Châtelier, ancien capitaine au 159^e d'infanterie), à l'île de la Grande-Jatte, le 2 mars 1895, à 11 heures du matin. Harry Alis fut percé de part en part.

La *Revue Moderne et Naturaliste* comp-

LETTRES A MAUPASSANT

tait parmi ses collaborateurs : Paul Bourget, Huysmans, Maurice Guillemot, Clovis Hugues, Cladel, Rollinat, Léo Trézenik, etc. Harry Alis ouvrit à Maupassant les portes de sa revue. — Dans le numéro de novembre 1879, le « disciple » publia, de nouveau, son poème *Au bord de l'Eau*, sans y changer autre chose que le titre.

On était en pleine victoire naturaliste. *L'Assommoir* triomphait. Maupassant, sacrifiant à la mode, intitula « Au bord de l'Eau », *Une fille*. D'où, apparemment, l'intervention du parquet d'Etampes. Apparemment, car, en réalité, un parti politique local visait moins le jeune poète qu'Harry Alis, leader de *l'Abeille d'Etampes*, et surtout l'imprimeur Allien, électeur à Etampes, qui, même condamné à la peine la plus légère (16 francs d'amende), serait privé, du coup, de ses droits politiques¹.

1. On trouvera des précisions là-dessus dans l'intéressante étude publiée par *la Nouvelle Re-*

LETTRES A MAUPASSANT

La presse parisienne s'émut. Maupassant fut très inquiet car il craignait pour sa situation administrative. Comme d'habitude, il demanda aide et protection à son maître et, comme d'habitude, le bon géant, indigné, intervint avec ardeur en faveur de son disciple.

Il met à sa disposition ses relations politiques et littéraires et, probablement le 16 février, il fait tenir à Maupassant cette recommandation pour Auguste Vacquerie, directeur du *Rappel* :

Mon cher Vacquerie,

Vous m'avez dit souvent que le Rappel était entièrement à mon service. Comme je n'en doute pas, je vous présente un confrère à vous, M. Guy de Maupassant qui vous contera son histoire. Elle est jolie ! et votre vieux cœur

vue d'Henry Austruy (4^e série, n^o 359), sous la signature d'Alexandre Zévaès.

LETTRES A MAUPASSANT

de romantique va, comme le mien, en bondir d'indignation.

Voyez ce qu'il faut faire! Je vous en laisse juge.

N. B. — Il y a des ménagements à garder vu la position de mon jeune homme — qui est plein de talent — mais sans rentes.

Merci d'avance et tout à vous,

GUSTAVE FLAUBERT.

Rappelez-moi au souvenir du Maître! — pas n'est besoin de dire en quels termes.

XXXI

MAUPASSANT recherchait surtout, et avec raison, en cette affaire, l'appui des politiciens : l'ancien ministre Bardoux, naturellement, Alphonse Cordier, sénateur inamovible de Seine-Inférieure, et surtout Raoul Duval qui conservait une grande influence bien qu'il eût cessé d'être député. Ces interventions aidant, et les journaux parisiens lançant feux et flammes, Flaubert reçut, le 18 février, de son disciple, des informations rassurantes. Il répondit sur l'heure par la lettre suivante qui figure dans l'édition Conard¹ mais très incomplètement et avec quelques erreurs de

1. T. IV, pp. 417-418.

LETTRES A MAUPASSANT

lecture : (« *cancans autorisés* » pour « *canaux autorisés* », — « *dorénavant* » pour « *doresenavant* ») :

Mercredi, 5 heures.

Ta lettre reçue ce matin me rassure beaucoup. Grâce à R. Duval, le procureur général arrêtera les choses et tu ne perdras pas ta place.

J'éprouve le besoin de te foutre des sottises, car tu donnes dans les potins, mon jeune homme.

Quels sont-ils, ces « *canaux autorisés* » par lesquels tu sais que Mme Adam, etc. ? quelle « *confiance* » te soutenait que Nana serait saisi ? Comme si on pouvait saisir un volume déjà dispersé à cinquante mille exemplaires ! C'est comme l'autre jour quand tu prétendais que Larochelle serait le directeur

LETTRES A MAUPASSANT

de l'Odéon. Pas du tout ! C'est La Rou-nat qui est nommé. Son nom est à l'Of-ficiel depuis avant-hier.

Ab ! attrape — et dorénavant : sois plus sceptique, ô mon fils !

Quant à ma lettre pour Le Gaulois, je crois de plus en plus qu'elle serait inu-tile.

Tenons-nous, tiens-toi dans l'ombre maintenant.

En tout cas, si vous croyez devoir la publier, recopie-la-moi et renvoie-la-moi, pour que je la recolle.

Je parie que Charpentier va hésiter à faire paraître Les Soirées de Médan.

Pas de réponse à une quatrième récla-mation (faite dimanche dernier) pour 700 francs qu'il me doit depuis le mois de septembre. Charmant ! Si la publi-cation de ma pauvre Féerie continue de ce train-là, j'ai envie de lui envoyer

LETTRES A MAUPASSANT

un huissier pour le sommer de la suspendre.

J'ai reçu les livres de Hachette, merci !

Mulot (secrétaire de notre comité Bouilhet) est mort hier. Demain l'enterrement !...

Et la bureaucratie de la chose va me retomber sur les bras.

Et les courses à Rouen ! Ah ! là ! là ! ouf !

Mais quelle mine font-ils à ton ministère ? Détails sur les personnages auxquels tu t'es adressé. D'ici à la terminaison heureuse de l'affaire, j'attends des lettres de toi tous les jours, bougre d'obscène ! Tu me dois bien ça pour que je sois tranquille dans mon chapitre.

Je t'embrasse,

Ton vieux.

Use de tous les moyens d'intrigue pos-

Une lettre les mœurs d'inter. que poss. des -

d'après le conseil l'été bon d'après
que sans un autre, l'été entente, le l'été d'un

Baby d'Anvers.

Bonneau de l'été - d'après l'été d'un

POST-SCRIPTUM D'UNE DES LETTRES DE FLAUBERT
A MAUPASSANT

LETTRES A MAUPASSANT

sibles et écoute les conseils de ce bon Duval sans imiter, bien entendu, le catholique Barbey d'Aurevilly, bourreau des crânes et triple couillon.

Puisque, grâce à Raoul Duval, un non-lieu va être rendu, Flaubert, qui a envoyé, sur sa demande, une lettre ouverte à son disciple pour *le Gaulois*¹, se demande si cette lettre garde encore quelque utilité. Si Maupassant juge utile de la publier, il tient à revoir ce « morceau informe » écrit à la hâte. Guy passe outre aux scrupules de son maître et la lettre passe dans *le Gaulois* du 21 février. Elle est admirable. Retouchée plus tard, elle sert de préface au recueil *Des Vers* à partir de la troisième édition.

A ce moment, Flaubert écrit le dernier

1. La lettre par laquelle Maupassant sollicitait cette *lettre ouverte* auprès de Flaubert a été publiée le 1^{er} août 1927, par M. Antoine Albalat dans la *Revue de Paris*.

LETTRES A MAUPASSANT

chapitre de *Bouvard et Pécuchet* : « les livres de Hachette » serviront à sa documentation.

Nana, d'Emile Zola, parue depuis six jours, s'est déjà vendue à cinquante mille exemplaires, ce qui a fait quelque peu coasser les marécages littéraires dont Guy s'est fait, trop vite, l'écho auprès de Flaubert.

Le P.-S. de cette lettre est remarquable. Barbey d'Aureville avait toujours été très dur à l'égard de l'auteur de *Madame Bovary* dans de grands articles fulgurants, comme toujours. Flaubert lui garda rancune jusqu'au jour où, à Paris, on lui montra, de loin, « le connétable » qui passait en étrange costume.

— C'est ça d'Aureville ? fit le géant de Croisset à la vue du géant de Saint-Sauveur-le-Vicomte. *Alors je suis vengé !*

La lettre qui nous occupe montre que l'éditeur Charpentier payait toujours irrégulièrement. En outre, il n'apportait aucun

LETTRES A MAUPASSANT

soin à la publication (enfin commencée dans *la Vie Moderne*, le 24 janvier) du *Château des Cœurs* dont les illustrations indignaient Flaubert. De plus, Charpentier, inquiet du bruit fait par *Nana*, hésitait un peu à publier *les Soirées de Médan* — qui ne parurent que deux mois plus tard, environ.

XXXII

FIN février 1880, l'affaire d'Etampes se termina par une ordonnance de non-lieu. Flaubert l'apprit de divers côtés à la fois et, dans les premiers jours de mars, son ami Bardoux lui confirma cette heureuse nouvelle.

Alors Flaubert griffonne cette lettre pour son disciple :

Je suis bien content que tu sois tiré d'affaire. Bardoux m'a écrit ce matin pour m'en faire part. Lettre charmante pleine de sens.

Mais quel idiot que ce Charpentier ! C'est aujourd'hui que devrait paraître ton volume ! Il ne m'a pas encore payé

LETTRES A MAUPASSANT

les 700 francs qu'il me doit depuis le mois de septembre. Et après quatre réclamations ! Je ne te recommande nullement le secret : au contraire ! car il n'est digne d'aucune pitié, vu la façon dont il échigne, dont il souille ma pauvre Féerie ! Tâche que son petit entourage l'engueule là-dessus ; ça me fera plaisir ! Oh ! la prédominance des arts inférieurs !...

Ton œil m'embête et je voudrais bien en avoir le cœur net, savoir le fond, la cause.

Commanville en aura fini d'ici deux ou trois jours. L'horizon s'éclaircit et d'ici peu nous sortirons de l'abominable gêne et des inquiétudes qui m'étranglent depuis quatre ans.

J'embrasse mon chéri,

Ton vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

Samedi.

LETTRES A MAUPASSANT

Le non-lieu, la fin prochaine des affaires Commanville : tout irait bien sans la négligence persévérante de l'éditeur Charpentier. Le « petit entourage » est, probablement, Mme Charpentier que Flaubert conseille à Maupassant de faire intervenir.

Le bon géant s'inquiète paternellement de la santé de son disciple. Craint-il, sait-il, devine-t-il ? Impossible de rien conclure. Fortin qui, « à la prière de Flaubert », examinera Maupassant à Croisset un peu plus tard, ne fera pas connaître son opinion. Or, ce sont les migraines féroces et les troubles pupillaires qui apparaissent et ne cesseront plus guère de martyriser le « disciple ». Il ne se décidera à consulter un oculiste que le 1^{er} mars 1883. J'ai tout dit sur cette question dans *Maupassant intime* et dans *la Fin de Maupassant*. Je ne reviens pas sur ces première scènes de l'effroyable drame que fut alors la vie de l'auteur du *Horla*.

XXXIII

FLAUBERT « pioche » *Bouvard et Pécuchet* avec plus d'ardeur que jamais. Une difficulté, en matière de botanique, l'arrête. Vers la fin du mois de mars 1880, il a inutilement consulté Georges Pouchet.

Alors, il résolut de questionner Frédéric Baudry et lui écrivit le 29 mars. Une semaine passa sans apporter de réponse.

Flaubert trépide. Il a recours enfin à son fidèle disciple :

Dimanche soir, 4 avril.

Mme Commanville est ici, depuis hier au soir.

Lundi dernier, j'ai envoyé à « cet

LETTRES A MAUPASSANT

excellent M. Baudry » une lettre où je lui exposais mon cas botanique. Depuis lors, pas de réponse ! Pourquoi ?

Donc, mon bon, je te prie de te transporter immédiatement chez ledit vieux pour que j'en aie le cœur net. S'il ne peut (ou ne veut?) me fournir le renseignement en question demande-lui ma note, c'était la seconde page de ma lettre (il n'y a qu'à la détacher de la première) et montre-la à n'importe quel botaniste.

Enfin tâche de m'avoir ça — en mettant, bien entendu, les initiales B et P. à la place de Bouvard et Pécuchet.

Rien ne me paraît plus simple ? mais jusqu'à présent les gens compétents n'y comprennent goutte ! et je me dépêtais de rester en plan.

Je t'embrasse,

Ton vieux, . .

GUSTAVE FLAUBERT.

LETTRES A MAUPASSANT

Cette lettre figure dans l'édition Conard¹. « N'y comprenant goutte », lui aussi, probablement, « cet excellent Monsieur Baudry », se contenta d'envoyer à Croisset une lettre d'assez mauvais goût² et remit à Maupassant la note de Flaubert :

NOTE

Un bourgeois ignorant la botanique pose l'axiome suivant pour l'instruction de deux enfants :

« Toutes les plantes ont des feuilles, un calice et une corolle enfermant l'ovaire ou péricarpe (qui contient la graine). »

L'axiome doit être démenti par trois faits :

1° Les enfants apportent à leur professeur :

1. T. IV, p. 428.

2. *Correspondance* (Conard), T. IV, p. 429.

*Une touffe de gazon,
des gramens,*

X

*où il n'y a pas
de péricarpe.*

2° *Une rose ;
ici l'ovaire n'est pas
dans la corolle mais
au-dessous des péta-
les.*

3° *Je demande une plante n'ayant
pas de calice comme les jacinthes, les
anémones.*

*J.-J. Rousseau dans sa Botanique, dit
que « la plupart des liliacées en man-
quent ». N. B. Ce mot « la plupart »
m'avait donné à croire que certaines li-
liacées en manquent, mais on m'affirme
que toutes en manquent.*

*Je ne tiens pas aux liliacées. Donc
cherchez une autre famille n'ayant pas
de calice mais où cependant on trouve,*

LETTRES A MAUPASSANT

par exception, une plante en ayant un.

Pour arriver à ce double effet, l'axiome est démenti par x qui n'ont pas de corolle.

Eh bien ! ce n'est pas vrai ! x qui sont de cette famille en ont un.

De sorte que, non seulement la règle est démolie, mais encore l'exception à la règle.

Il me faut des plantes vulgaires — on est à la fin d'avril, en basse Normandie.

XXXIV

MAUPASSANT agit et, une semaine plus tard, il fait parvenir à son maître des renseignements... qui ne le satisfont qu'à demi.

Les *Soirées de Médan* sont enfin chez les libraires. Flaubert écrit :

Samedi, 3 heures.

Non ! ça ne me suffit pas, bien que, déjà, ce soit mieux.

Les anémones (dans la famille des renonculacées) sans calice, très bien.

Mais pourquoi J.-J. Rousseau (dans sa Botanique) a-t-il dit « la plupart » des liliacées en manquent ? Ce « la plu-

part » signifie que certaines liliacées en manquent! Ledit Rousseau n'étant pas savant, mais observateur de « la Nature » il s'est peut-être trompé? Pourquoi? et comment? Bref, il me faut une exception à la règle. Je l'ai déjà avec certaines renonculacées, mais 2° il me faut une exception à l'exception, malice qui m'est suggérée par le « la plupart » du citoyen de Genève.

Il va sans dire que je ne tiens à aucune famille pourvu que la plante soit vulgaire.

Je te dirai ce que je pense des œuvres de tes collègues. — Hennique a raté un bien beau sujet et Céar (sic) parle de ce qu'il ignore absolument: la corruption de l'Empire — comme tous ceux, du reste, qui traitent cette matière, à commencer par le père Hugo. La vérité est bien plus forte et plus simple.

LETTRES A MAUPASSANT

Boule de suif écrase le volume, dont
le titre est stupide.

D'aujourd'hui en quinze, je ferai mes
paquets.

Je t'embrasse,

Ton vieux,

GUSTAVE FLAUBERT.

Occupe-toi de ma botanique, et
donne-moi une réponse le plus tôt pos-
sible.

Maupassant ne put lui envoyer la solution
du problème de botanique que huit jours
plus tard. Elle contente Flaubert qui triom-
phe. Il écrit à sa nièce : « Guy m'a envoyé
mon renseignement botanique : j'avais rai-
son ! Enfoncé M. Baudry ! Je tiens mon ren-
seignement du professeur de botanique du
Jardin des Plantes ! »¹ Alors, l'ermite de

1. *Correspondance* (Conard), T. V, p. 575.

LETTRES A MAUPASSANT

Croisset put écrire la demi-page de *Bouvard et Pécuchet* qu'il avait méditée.

Nous avons vu Gustave Flaubert demander une consultation du même genre à son disciple pour faire évoluer ses « bonshommes », à marée basse, le long des falaises cauchoises. Mettons ici en évidence les *préparations* et les *réalisations*.

Les lettres XXXIII (et sa note) et XXXIV ont produit le résultat que voici :

« ... Il (Pécuchet) écrivit cet axiome sur le tableau. « Toute plante a des feuilles, un calice et une corolle enfermant un ovaire ou péricarpe qui contient la graine. » Puis il ordonna à ses élèves d'herboriser dans la campagne et de cueillir les premières venues.

« Victor lui apporta des boutons d'or, Victorine une touffe de fraisiers; il y chercha vainement un péricarpe.

« Bouvard, qui se méfiait de son savoir,

LETTRES A MAUPASSANT

fouilla toute la bibliothèque, et découvrit, dans le Redouté des Dames, le dessin d'un iris où les ovaires n'étaient pas situés dans la corolle, mais au-dessous des pétales, dans la tige.

« Il y avait dans leur jardin des gratons et des mugets en fleurs, ces rubiacées étaient sans calice; ainsi le principe posé le tableau se trouvait faux.

« — C'est une exception, dit Pécuchet.

« Mais un hasard fit qu'ils aperçurent dans l'herbe une shérarde et elle avait un calice.

« — Allons bon ! si les exceptions elles-mêmes ne sont pas vraies à qui se fier ? »
(Bouvard et Pécuchet — *Fasquelle*, éd. — p. 365).

Voici, maintenant, sans les dessins inutiles à notre exposé qui montre avec quelle conscience le maître travaillait et quel respect éclairé il vouait à son art, l'essentiel

LETTRES A MAUPASSANT

de la lettre de Maupassant donnée en facsimilé par le *Manuscrit autographe* :

Paris, ce 3 novembre 77.

.....

... D'abord vous ne pouvez faire partir vos bonshommes de Bruneval pour aller à Etretat parce qu'il existe entre Bruneval et Antifer une pointe fort avancée dans la mer et que je n'ai jamais pu franchir à pied (quoiqu'on prétende que dans les plus fortes marées la chose soit possible; mais je la tiendrai pour douteuse tant que je ne l'aurai point faite).

Or, après Bruneval, en allant vers Etretat, il existe une fort jolie plage, celle d'Antifer. On y arrive des terres par une petite vallée dont la naissance se trouve près du Tilleul sur la route du Havre. Les deux versants de ce vallon sont couverts de joncs

marins ou ajoncs — il y a quelques bandes de terres labourées à droite et à gauche du petit chemin dans lequel pourrait à la rigueur passer une carriole) qui conduit à la mer. Ce chemin s'enfonçe peu à peu et finit en espèce de ravine qui aboutit à la plage (du Tilleul à la mer, environ 3 kilomètres). Une fois sur la plage on aperçoit à gauche une haute falaise droite (100 mètres) qui va vers Le Havre. Un détour de la falaise arrête la vue à 500 ou 600 mètres de la plage. A droite, la plage se continue pendant 500 ou 600 mètres également et est brusquement arrêtée par une grande pointe de falaise qui s'avance fort loin dans la mer et sous laquelle on passe au moyen d'un petit tunnel. (Ce passage pourrait tenter Bouvard et Pécuchet.) La pointe de falaise, qu'on appelle La Courtine, porte sur son sommet les ruines d'un ancien corps de garde (invisibles, je crois, d'Antifer, mais visibles de l'autre côté). Une fois arrivé au pied de cette fa-

LETTRES A MAUPASSANT

laise on monte au moyen d'une corde (2 mètres environ), jusqu'au trou qui sert de passage. Ce trou fort large à ses deux ouvertures en aval et en amont se rétrécit vers le milieu où il n'a guère plus de deux mètres de haut. Sa longueur totale est d'environ quinze mètres. Le galet est beaucoup plus bas que l'autre côté. Pour y parvenir on suit sur la droite du trou un tout petit sentier taillé dans la falaise à pic. Ce sentier aboutit à une espèce d'escalier formé simplement de trous dans le roc, les uns naturels, les autres creusés par les pêcheurs avec les mains, aux anfractuosités de la falaise et on descend de nouveau jusqu'au galet. La plage de galet par ici est fort étroite, et on aperçoit une grande étendue de rochers couverts de varech. Contre la descente dont je viens de parler on aperçoit les restes d'un énorme éboulement. Deux cents pas plus loin trois ravissantes fontaines d'eau douce. Elles tombent de cinq à six mètres au milieu

LETTRES A MAUPASSANT

des mousses et la dernière vers Etretat forme une petite route sous laquelle on s'avance et d'où l'on regarde la mer par une ouverture toute ronde, garnie de mousse et où suintent des filets d'eau.

Chose essentielle que j'ai oubliée. Une fois dans le trou de La Courtine on aperçoit brusquement la Mane-Porte et, sous la Mane-Porte, la porte d'aval.

Je retourne aux fontaines. Cent pas plus loin une petite pointe formée par le pied seul de la falaise; — en face, à quatre mètres, un gros rocher sur lequel on peut monter par une crevasse. Une fois là on arrive près d'une autre crevasse dans le rocher même qui communique avec la mer. Le dedans de cette espèce de grotte où l'on peut descendre (difficilement) est tapissé d'une sorte de mousse marine rougeâtre. Là, on est à mi-chemin entre la pointe de La Courtine et la Mane-Porte, enfermé dans un amphithéâtre de falaises droites, hautes de

LETTRES A MAUPASSANT

cent mètres et dont les sommets dentelés ont des bizarreries de formes de toute espèce et de perpétuelles menaces d'éboulement. L'endroit est solitaire et sinistre quand le ciel est un peu sombre on se trouve surtout isolé, séparé des autres par cette muraille de falaises en demi-cercle dont la mer bat les deux pointes. Excellente place pour la conversation de vos bonshommes — qui peuvent craindre tout à coup en dehors des éboulements (fréquents en ce lieu), de se voir la route fermée devant eux par la marée montante.

... La falaise jusqu'à la Mane-Porte a le même aspect — c'est-à-dire qu'elle est très droite, minée par endroits; elle est partout composée de calcaire que coupent des lignes de silex. De place en place des éboulements ont amené jusqu'au bas une petite couche de terre végétale sur laquelle poussent des choux marins, appelés, je crois, crambés ?

La Mane-Porte est une immense arcade

LETTRES A MAUPASSANT

sous laquelle on passe à pied sec à mer basse ; quand on en approche on aperçoit par-dessous l'aiguille d'Etretat qui se trouve à cinq ou six cents mètres plus loin contre la porte d'aval. Il faudrait que Bouvard tombât sur le varech glissant pour laisser à P. le temps de gagner la porte d'aval sous laquelle on peut aussi passer à mer basse en enjambant de rocher en rocher — parfois en sautant car il y a presque toujours de l'eau sous cette porte ce qui ferait reculer Bouvard lorsqu'il arriverait naturellement à vouloir passer par là. La petite baie formée entre les deux portes a cela de particulier qu'on aperçoit vers le milieu une sorte de demi-entonnoir gazonné où serpente un sentier très rapide qu'on appelle la valleuse de Jambour. Bouvard épouvanté par l'eau sous la porte d'aval et ne pouvant enjamber comme P. de rocher en rocher au risque de se noyer dans les intervalles qui sont très profonds, retournerait

LETTRES A MAUPASSANT

sur ses pas et apercevrait la valleuse. Voici l'aspect de cette valleuse. J'indique l'herbe par les petits traits et le sentier par la ligne noire — on monte d'abord sur un reste d'éboulement qui mène au pied de la falaise — puis le sentier la longe de A à B, devient ensuite très rapide, très glissant, avec des pierres qui roulent sous les pieds et les mains, et se termine par de brusques zigzags. Les gens craintifs se cramponnent aux herbes. (Cette valleuse, praticable même aux femmes hardies jusqu'à cette année, n'est plus accessible aujourd'hui qu'aux hommes très souples et très accoutumés aux falaises. On doit la réparer.) Autrefois une corde attachée au rocher allait au milieu jusqu'au bas de la descente.

Une fois en haut on aperçoit Etretat et on y arrive par une descente douce, sur l'herbe, de un kilomètre environ.

Il y a dans le haut de cette montée une butte en terre qui sert aux douaniers — on

LETTRES A MAUPASSANT

s'y réfugie par crainte du rhume après avoir gravi le sentier.

Voilà — (en style de guide) l'itinéraire d'Antifer à Etretat. Je me suis abstenu de toute description imagée pour tâcher de vous faire voir plus nettement — je ne sais si j'ai réussi. Si vous voulez autre chose, si je ne vous ai pas bien compris, écrivez-moi immédiatement et je vous répondrai le jour même.

A vous,

GUY DE MAUPASSANT

Et voici le résultat :

« ... On s'arrêta devant le bassin. Ils gagnèrent la falaise, et cinq minutes après la frôlèrent pour éviter une grande flaque d'eau avançant comme un golfe au milieu du rivage. Ensuite, ils virent une arcade qui s'ouvrait sur une grotte profonde; elle était sonore, très claire, pareille à une église, avec

LETTRES A MAUPASSANT

des colonnes de haut en bas et un tapis de varech tout le long de ses dalles.

.....

« La falaise perpendiculaire, toute blanche et rayée en noir, çà et là, par des lignes de silex, s'en allait vers l'horizon, telle que la courbe d'un rempart ayant cinq lieues d'étendue. Un vent d'Est, âpre et froid, soufflait. Le ciel était gris, la mer verdâtre et comme enflée. Du sommet des roches, des oiseaux s'envolaient, tournoyaient, rentraient vite dans leurs trous. Quelquefois une pierre se détachant, rebondissait de place en place avant de descendre jusqu'à eux.

.....

*« ... Bouvard se mit à marcher tellement vite, qu'il fut bientôt à cent pas de Pécu-
chet. Etant seul, l'idée d'un cataclysme le*

LETTRES A MAUPASSANT

troubla. Il n'avait pas mangé depuis le matin; ses tempes bourdonnaient. Tout à coup, le sol lui parut tressaillir et la falaise, au-dessus de sa tête, pencher par le sommet. A ce moment, une pluie de graviers déroula d'en haut.

« Pécuchet l'aperçut qui détalait avec violence, comprit sa terreur, cria de loin :

« Arrête, arrête! la période n'est pas accomplie. »

« Et, pour le rattraper, il faisait des sauts énormes, avec son bâton de touriste, tout en vociférant :

« La période n'est pas accomplie! la période n'est pas accomplie! »

« Bouvard, en démente, courait toujours. Le parapluie polybranches tomba, les pans de sa redingote s'envolaient, le havresac ballottait à son dos. C'était comme une tortue avec des ailes qui aurait galopé parmi les roches; une plus grosse le cacha.

« Pécuchet y parvint hors d'haleine, ne

LETTRES A MAUPASSANT

vit personne, puis retourna en arrière pour gagner les champs par une « valleuse » que Bouvard avait prise, sans doute.

« Ce raidillon étroit était taillé à grandes marches dans la falaise, de la largeur de deux hommes, et luisant comme de l'albâtre poli.

« A cinquante pieds d'élévation, Pécuchet voulut descendre. La mer battant son plein, il se remit à grimper.

« Au second tournant, quand il aperçut le vide, la peur le glaça. A mesure qu'il approchait du troisième, ses jambes devenaient molles. Les couches de l'air vibraient autour de lui, une crampe le pinçait à l'épigastre; il s'assit par terre, les yeux fermés, n'ayant plus conscience que des battements de son cœur qui l'étouffaient; puis il jeta son bâton de touriste, et avec les genoux et les mains reprit son ascension. Mais les trois marteaux tenus à la ceinture lui entraient dans le ventre; les cailloux dont ses poches

étaient bourrées tapaient ses flancs; la visière de sa casquette l'aveuglait; le vent redoublait de force. Enfin il atteignit le plateau et y trouva Bouvard, qui était monté plus loin, par une valleuse moins difficile.

« Une charrette les recueillit. Ils oublièrent Etretat. »

.....

En parlant de l'œuvre de Céard, Flaubert ne songeait-il pas à un projet de roman : *Sous Napoléon III* auquel Louis Bertrand fait allusion dans son formidable *Flaubert à Paris*¹ et sur lequel le gazetier rouennais Henry Bridoux a donné les précisions qu'il tenait de son concitoyen le chimiste Auguste Houzeau, vieil et fidèle ami du solitaire de Croisset, décédé en 1911²? Il n'est pas impossible.

1. *Flaubert à Paris ou le mort vivant* (Grasset), pp. 64 à 67.

2. Cf. *Normandie*, revue mensuelle (2^e année, n^{os} 17-18, octobre 1918, pp. 20-21).

LETTRES A MAUPASSANT

Ces précisions, inconnues ou fort peu connues, suffiraient à parachever, s'il en était besoin, l'attitude littéraire de Flaubert.

Henry Bridoux nous conta ce qui suit :

Un matin de juillet 1877, Flaubert recevait à Croisset deux de ses intimes : Charles Lapierre, directeur du *Nouvelliste de Rouen*, et le chimiste Auguste Houzeau. Menu délicat. Le ménage Colange s'était surpassé¹. Après le repas, une grande heure restant libre avant le départ du train qui devait emmener le grand écrivain jusqu'à Saint-Pierre-du-Vouvray, où le député

1. Après la mort de leur illustre patron, Mme Colange, gouvernante, et son mari, cuisinier, tinrent avant la guerre de 1914, un restaurant champêtre très achalandé sur le bord de la Seine — à Croisset même. Les passagers du bateau de La Bouille, lisaient cette enseigne :

RESTAURANT

Tenu par Colange

EX-CUISINIER de Monsieur FLAUBERT

LETTRES A MAUPASSANT

Raoul Duval l'attendait pour l'emmenner chez lui, au Vaudreuil¹, Charles Lapierre conta diverses histoires dont une particulièrement curieuse.

Il s'agissait d'une jeune femme, issue d'une famille inscrite à l'armorial normand, dont la vie n'avait été faite que d'intrigues, de scandales et d'aventures.

Bridoux la résumait ainsi : « Nommée, grâce à de hautes protections, lectrice de l'impératrice Eugénie, dans les dernières années du règne, Mlle de P... s'était fait chasser de la cour des Tuileries à la suite d'une liaison cyniquement affichée avec un fringant officier des guides de la garde impériale. Elle avait été, en 1869, l'une des reines les plus adulées du demi-monde parisien. Hauts dignitaires de l'empire, diplomates étrangers, potentats de la finance,

1. Aux environs de Louviers.

LETTRES A MAUPASSANT

écrivains et artistes fréquentaient assidument son boudoir. Belle d'ailleurs, à damner un saint, et spirituelle comme une Ninon de Lenclos reparue au XIX^e siècle. Comme ses rivales de luxe et d'élégance, elle disparaît pendant la guerre. On la retrouve à Versailles, intrigant dans le cercle des familiers de M. Thiers, puis son étoile pâlit. Elle tombe dans la basse galanterie; elle se relève par on ne sait quel coup du sort et, après avoir été la maîtresse d'un colonel de cavalerie, elle meurt épouse légitime et respectée d'un amiral de la marine française. »

Dès qu'il eut entendu ce récit, Flaubert se leva d'un bond du canapé où il s'était allongé et où il avait écouté Lapierre sans l'interrompre.

— Sais-tu, Lapierre, s'écria-t-il, que tu viens de me donner le sujet d'un roman qui sera le pendant de ma Bovary? Une Bovary du grand monde : quelle figure pre-

LETTRES A MAUPASSANT

nante! Quel travail aussi! ajouta-t-il après un silence.

Puis :

— Zut! J'irai chez Raoul Duval une autre fois. Il faut que je note tout de suite tout ce que tu viens de raconter.

Ces notes n'ont pas été retrouvées. Flaubert a-t-il ébauché ce roman? C'est improbable. Il faut déplorer que sa mort soudaine et prématurée ne lui ait pas permis de réaliser ce projet car personne ne pouvait peindre avec plus de puissance la haute société parisienne à la fin de l'empire. Il la connaissait à fond.

La lettre qui vient de nous occuper existe dans l'édition Conard¹ mais sans la mention « samedi 3 h. », essentielle parce qu'elle permet de dater cette lettre du 24 avril avec certitude. « Aujourd'hui en

1. T. IV, p. 430.

LETTRES A MAUPASSANT

quinze, écrit Flaubert, je ferai mes paquets. » C'est bien le samedi 8 mai qu'il voulait partir pour Paris.

Il partit, en effet, mais hélas, pour un autre voyage : le voyage qui ne finit plus.

XXXV

LA destinée lui ménageait pourtant une dernière joie. Il put lire le recueil de Maupassant : *Des Vers*, mis en vente le 1^{er} mai. Pour obtenir quelque publicité autour de cet ouvrage dont il s'occupait activement¹, Maupassant avait demandé à son maître quelques recommandations auprès des grands critiques — et d'abord Théodore de Banville. Flaubert lui répondit avec son empressement habituel :

C'est fait, ma lettre pour Banville sera à Paris ce soir.

La semaine prochaine, apporte-moi la

1. Cf. Lettre de Maupassant à Aurélien Scholl (*Le procès Guy de Maupassant*, par Alexandre Zévaès. *Nouvelle Revue*, n° 359, 4^e série, p. 125).

LETTRES A MAUPASSANT

liste des idiots qui font des comptes rendus soi-disant littéraires dans les feuilles, alors nous dresserons « nos batteries ». Mais souviens-toi de cette vieille maxime du bon Horace : dolorant pœtus.

Et pour l'Exposition!!! Monsieur!... j'en suis scié, déjà! — elle m'emmerde d'avance. J'en dégueule d'ennui par anticipation.

A propos d'arts inférieurs, j'ai adressé lundi, au jeune Charpentier, une I^{re} aux Corinthiens, qui ne figurera pas dans le bazar de La Vie Moderne. Dans leur dernier numéro ils ont coupé une scène juste à son milieu pour un article de Sport et au lieu de faire le dessin du décor c'est une vue du Pont-Neuf — actualité palpitante¹.

1. La féerie *Le Château des Cœurs* a paru dans le volume THÉÂTRE des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, publiées par Louis Conard (18 vol.).

LETTRES A MAUPASSANT

Si la maison Charpentier ne me paye immédiatement ce qu'elle me doit, et ne m'aboule une forte somme pour la Féerie, B. et P. iront ailleurs. L'importance attachée à des niaiseries, le pédantisme de la futilité m'exaspèrent ! Bafouons le chic.

*As-tu envoyé un volume à Heredia ?
8 éditions des Soirées de Médan ?
Nom de Dieu ! les Trois contes... en ont quatre. Je vais être jaloux.*

Tu me verras au commencement de la semaine prochaine.

*En attendant,
Ton vieux t'embrasse.*

Mardi 10 heures du matin.

Cette lettre figure dans l'édition Cornard¹ mais elle y est tronquée. Il n'est pas

1. T. IV, p. 427.

LETTRES A MAUPASSANT

douteux qu'elle fut écrite le mardi 4 mai 1880.

Georges Charpentier a lassé la patience de Flaubert. Et la pauvre féerie a été massacrée une fois de plus. Avec sa franchise célèbre, l'auteur d'*Hérodias* a écrit à son éditeur (sans faire aucune allusion à ce qui lui reste dû pour le nouveau tirage de l'*Education sentimentale*) : « Vous me paierez cela, mon bon, je vous en préviens. Attendez-vous donc la semaine prochaine à me voir dans des dispositions peu commodes¹. »

L'Exposition qui l'horripile d'avance est l'Exposition rétrospective de Rouen (1883) qu'on commençait à préparer.

Seul, le succès de son disciple l'enchanté. *Les Soirées de Médan* (où *Boule de Suif* triomphe) ont eu huit éditions en moins de trois semaines et le recueil *Des Vers* va avoir une seconde édition. Il n'y a plus à douter :

1. Lettre publiée par R. Descharmes.

LETTRES A MAUPASSANT

le disciple de Flaubert est un « grand bonhomme ».

Alors, je l'ai dit en commençant, comme s'il n'avait vécu que pour obtenir cette certitude, Gustave Flaubert meurt subitement le samedi 8 mai, au lieu de partir pour Paris¹.

Mme Commanville, Robert Pinchon et Charles Lapiere télégraphiaient de Paris et de Rouen au ministère de l'Instruction publique, au domicile de Maupassant, 17, rue Clauzel, au chef du barrage de Bezons (où l'auteur de *Boule-de-suif* descendait alors à l'auberge Poulain² quand il venait canoter) pour annoncer la mort subite du maître.

1. *La mort de Flaubert* (*Romanciers naturalistes*) est une des plus belles pages de Zola. Ecrite séance tenante, elle constitue, en outre, un document de premier ordre.

2. Il se plut aussi à Sartrouville, chez « la man Levanneur », à Chatou, etc., pendant quelque temps. Sur la mort de son maître, Maupassant écrivit à Mme Commanville une lettre déchirante qui est un chef-d'œuvre spontané. Cette lettre a

LETTRES A MAUPASSANT

Ce sont les derniers documents que nous offrons à nos lecteurs.

TÉLÉGRAMME

CHEF BARRAGE A BEZONS S.-ET-O.
PRIÈRE PRÉVENIR M. DE MAUPASSANT
CHEZ POULAIN AUBERGISTE QUE GUS-
TAVE FLAUBERT EST MORT AUJOUR-
D'HUI SUBITEMENT A CROISSET.

PINCHON.

TÉLÉGRAMME

MAUPASSANT MINISTÈRE DE L'INS-
TRUCTION PUBLIQUE PARIS FLAUBERT
FRAPPÉ APOPLEXIE SANS ESPOIR PAR-
TONS 6 HEURES VENEZ SI POSSIBLE.

COMMANVILLE.

été publiée par M. Antoine Albalat dans la *Revue de Paris*, du 1^{er} août 1927.

Indications de service.

Le port est prélevé sur le montant de la dépense.

Le port est prélevé sur le montant de la dépense.

Éclairance.

MONTPASSANT 17 R. CLAUZEL PARIS

6608



Timbre à colle.

Boyer

Pour _____ de _____ N° _____ Mois _____ Départ le _____ à _____ h. _____ m. de _____

PARIS-DE, ROUEN 366 15 8/5 4 40, SR.
FLAUBERT MORT CE MATIN ATTAQUE APOPLEXIE PREVEZ SES AMIS
+ LAPIERRE

L'UN DES TROIS TÉLÉGRAMMES ANNONÇANT A MAUPASSANT LA MORT
DE GUSTAVE FLAUBERT

LETTRES A MAUPASSANT

TÉLÉGRAMME

FLAUBERT MORT CE MATIN ATTAQUE
APOPLEXIE PRÉVENEZ SES AMIS.

LAPIERRE.

C'en est assez pour que ces autographes, tracés « à la diable » avec les négligences et les caprices charmants de l'intimité, montrent dans la naïveté, dans la vérité de sa nature, l'âme d'un grand écrivain qui créa de la beauté parmi toutes les recherches de l'art. Peu d'hommes sont grandis par leur correspondance parce que les lettres font voir le fond des cœurs et des cerveaux, — et le fond est souvent boueux. Rien de tel chez ce grand homme qui fut aussi un grand enfant farouche et qui écrivit, un jour, avec une sincérité parfaite : « J'exècre toutes les lâchetés contemporaines, l'or-

LETTRES A MAUPASSANT

dinaire de l'existence et l'ignominie des bonheurs faciles¹. »

Cette correspondance nous aide à deviner les plus secrets émois de cet apôtre de l'art impersonnel. Grâce à elle, on saura mieux qu'il n'y a pas de plus noble, de plus totale, de meilleure amitié que l'amitié littéraire.

Elle est rare, comme toutes les choses précieuses, mais elle est. Flaubert et Maupassant nous le démontrent à nous, hommes d'après-guerres, qui pourrions peut-être, parfois, avoir des velléités sinon des raisons d'en douter.

FIN

1. *Le Candidat.*



ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR L'IMPRIMERIE
MODERNE, A MONTRouGE, (SEINE),
JACQUES COINTE, DIRECTEUR, LE
VINGT-CINQ SEPTEMBRE MIL NEUF CENT
QUARANTE-DEUX.

